

Ce numéro contient : 1<sup>o</sup> Huit pages supplémentaires sur LA TÉLÉPHOTOGRAPHIE A « L'ILLUSTRATION » ;  
2<sup>o</sup> Le 11<sup>e</sup> fascicule du roman nouveau de M. Maurice Montégut: DU PAIN!

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 9 FÉVRIER 1907

65<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3337



Phot. W. et D. Downey.

## NOS NOTES : LE COUPLE ROYAL BRITANNIQUE

Le roi Édouard VII est en costume national écossais, — un costume qu'on ne lui connaît pas à Paris.

Voir l'article, page 84.



## COURRIER DE PARIS



Le 21 mars 1730, à minuit, un fiacre, accompagné d'une escouade du guet et à l'intérieur duquel étaient montés trois hommes portant enveloppé dans un drap le corps d'une personne morte, partait clandestinement d'une maison de la rue des Marais et, après un trajet assez long par les chemins tortueux de l'ancien Paris désert et plongé dans les ténèbres, s'arrêtait au milieu de chantiers, dans un terrain vague, non loin des bords de la Seine, soit à « la Grenouillère », c'est-à-dire vers le quai d'Orsay actuel, peut-être à l'angle du boulevard Saint-Germain, peut-être au coin des rues de Lille (ou de l'Université) et de Bourgogne... On n'est pas fixé. Là, le cadavre était descendu et, aux lanternes, tel quel, sans cercueil, rapidement enfoui, puis recouvert de chaux. C'était le corps de très haute et très puissante Pauline, Phèdre, Monime, Iphigénie, Bérénice, Roxane-Adrienne Lecouvreur, la gloire de la tragédie française, décédée la veille au matin d'un mal mystérieux et foudroyant, en présence de Maurice de Saxe et de Voltaire, et à laquelle non seulement la sépulture religieuse, mais toute sépulture était refusée. Deux des hommes étaient des portefaix, à moins que ce ne fussent son domestique Pitre et son laquais La Barre. M. Georges Monval, le très distingué archiviste de la Comédie-Française, l'érudit le plus documenté sur Adrienne dont il a publié les lettres et au livre attachant duquel j'emprunte ces détails, croit que le troisième assistant, un M. de Laubinière, était tout simplement l'exempt chargé de conduire l'escouade.

Quinze ans après, paraît-il, des admirateurs et amis de la tragédienne purent exhumer ses restes et les transporter à quelque distance de là, dans le même quartier, près d'un cimetière. On ne sait rien de plus. A l'heure actuelle, le lieu présumé de sa sépulture est l'hôtel de la rue de Grenelle portant le numéro 115 et appartenant à M. le comte de Jouvencel. C'est là, sous les cuisines, que reposerait ce qui subsiste de l'interprète idéale de Corneille et de Racine.

M<sup>me</sup> la comtesse de Jouvencel, chez laquelle, délégué par la Société de l'Histoire du théâtre, je me suis présenté ces jours derniers, espérant obtenir de sa bonne grâce quelques précieuses indications, a bien voulu me recevoir et me donner, avec une infatigable complaisance, de très curieux renseignements dont il est, hélas ! bien difficile, pour ne pas dire impossible de pouvoir contrôler aujourd'hui l'exactitude.

D'après la tradition qu'elle a recueillie, Adrienne ne serait pas morte dans la maison de la rue des Marais, mais dans l'hôtel dont elle est propriétaire. La chambre qu'elle occupait serait celle-là même où la tendre et malheureuse amie de Maurice de Saxe aurait rendu le dernier soupir. M<sup>me</sup> de Jouvencel a eu l'extrême bonté de me permettre de voir cette chambre. Elle est au premier étage et s'éclaire par deux fenêtres qui donnent sur une cour mais qui, à l'époque, s'ouvraient sur les jardins et la libre campagne.

Je ne pouvais — durant les quelques minutes que je restai dans cette pièce — m'empêcher de me rappeler certaines notifications de l'inventaire de la chambre mortuaire que j'avais lu la veille. Je la remeublais par la pensée. Était-ce entre ces mêmes murs qu'était « le lit à tombeau » garni de son enfonçure, à housse de toile de coton fond blanc à bouquets rouges, doublés de taffetas citron ? J'en cherchais la place, ainsi que celle « du clavessin dans sa boîte et sur son pied de

bois peint façon de la Chine ». Et j'imaginai la scène, je la voyais... le désarroi du service, les sanglots des femmes, cette charmante idole d'un jour s'éteignant là, pâissant sur les oreillers, perdant à vue d'œil, goutte à goutte, le sang de son front, de ses joues, de ses lèvres, la pathétique douleur des deux différentes figures de Maurice et de Voltaire, la crispation rageuse amaigrissant encore le visage, cadavérique aussi, de l'auteur de la *Henriade* et le calme désespoir cuirassant la face léonine du vainqueur de Fontenoy, enfin l'instant immense de la mort... qu'accompagne en sourdine le gai bruit voisin de la vie, de la rue, la fanfare matinale des cris du Paris de Louis XV... Balais !... Carpes vives !... Argent de ma belle herbe !...

Avant de sortir j'ai lu, sous le porche de l'hôtel, le huitain que composa, à l'âge de quatre-vingt-six ans, d'Argental, un des amis d'Adrienne. Cette inscription, gravée sur une dalle de marbre, fut trouvée dans un placard par M. de Jouvencel quand il se rendit acquéreur de l'hôtel. La voici :

Ici l'on rend hommage à l'actrice admirable,  
Par l'esprit, par le cœur également aimable,  
Un talent vrai, sublime en sa simplicité,  
L'appelait par nos vœux à l'immortalité.  
Mais le sensible effort d'une amitié sincère  
Put à peine obtenir ce petit coin de terre,  
Et le juste tribut du plus pur sentiment  
Honore enfin ce lieu méconnu si longtemps.

Il est probable que le mystère de la sépulture d'Adrienne ne sera jamais éclairci. La Société de l'Histoire du théâtre souhaitait d'autant plus vivement qu'un témoignage public, officiel, fût rendu à la touchante mémoire de l'illustre artiste et elle avait exprimé son grand désir de voir attribuer à une de nos nouvelles rues le nom d'Adrienne Lecouvreur. Elle a eu la joie d'apprendre que, depuis cette semaine, c'était chose faite. Le Conseil municipal a décidé qu'il y aurait une rue Adrienne-Lecouvreur... Ce sera, hélas ! un peu loin, dans le XX<sup>e</sup> arrondissement... Mais qu'importe à qui n'est nulle part ? La plus belle des avenues ne vaudra d'ailleurs jamais le plus modeste des tombeaux.

\*  
\* \*

Il est question de reviser le procès de M<sup>me</sup> Lafarge. M. Louis Martin, député du Var, espère obtenir la cassation du jugement rendu à Tulle en 1840. Cette affaire a passionné nos parents. Ils en parlaient encore au coin du feu, vingt ans après, avec une espèce d'angoisse sentimentale. Je me rappelle avoir, enfant, feuilleté maintes fois une livraison des *Causes célèbres* sur la couverture de laquelle se détachait le portrait de l'héroïne, charmante et grave, sous le chapeau cabriolet à long voile. Étrange figure qui semble évadée de la galerie des personnages de Balzac ! La châtelaine du Glandier a laissé un nom, un nom de feuilleton magnifique et fameux et d'où la sympathie, ma foi, n'est pas totalement exclue. Presque tout le monde sait ce que c'est que M<sup>me</sup> Lafarge : « Ah ! oui... une femme qui faisait des vers en province, dans le temps, et qui a empoisonné son mari. » Combien de poètes admirables et qui n'ont point badiné avec l'arsenic ne laisseront pas même une trace aussi vague dans la mémoire des hommes ! Le crime sera toujours un excellent facteur de postérité.

Je vais suivre avec beaucoup d'intérêt les phases de la revision du procès Lafarge... si toutefois cette revision a lieu ? Peut-être l'ardeur de M. Martin ne sera-t-elle, comme certaines flambées méridionales, qu'un feu de paille ? Nous avons, d'ailleurs, depuis quelques années, une sorte de généreuse et irrésistible incontinence de justice qui nous pousse à vouloir infirmer à tout

prix certaines choses jugées. Tout le monde veut se payer son petit Calas. « Découvreur d'erreurs judiciaires » est devenu une profession qui prend de plus en plus. Cette soif d'équité est générale. Il faut s'en réjouir sans doute et admirer le zèle souvent sincère et désintéressé de ceux qui osent entreprendre ce métier courageux et difficile. Mais l'on doit aussi bien prendre garde à ceci, c'est qu'entraînés par la noble et partielle préoccupation de ne voir dans la majeure partie des assassins que des victimes touchantes, on n'en arrive, par un circuit naturel et logique, à considérer comme gredins de fort honnêtes gens. Nous avons eu déjà des exemples fameux de cette déformation du jugement. Sans compter que l'avenir ménage quelquefois à nos trop vaniteuses certitudes d'éclatants démentis. Qui peut dire que la revision de nos revisions ne sera pas faite par nos petits-fils ?

\*  
\* \*

Il y a quelques années, je me trouvais à Rome, au moment où un jeune pensionnaire de la villa Médicis, le peintre Defrance, gravement atteint, depuis des mois, d'un implacable mal, déclinait de jour en jour. Il n'eut plus bientôt que quelques heures à vivre. S. Em. le cardinal Mathieu, toujours empressé à prodiguer aux Français les marques de sa paternelle bonté, voulut aller voir le mourant, et, pour cette douloureuse visite — qu'il pensait devoir être la dernière qu'il lui ferait — il revêtit son costume de cérémonie.

Certaines personnes ayant paru, plus tard, s'étonner que l'éminent prélat, si simple à l'ordinaire, ennemi si résolu du faste et de l'ostentation, se fût mis en pareils frais de gala pour l'agonie de cet enfant : « — C'est à dessein, expliqua-t-il, que j'ai mis ma robe rouge, pour faire plaisir à ce pauvre petit. Je le savais épris de la couleur, j'ai tenu à donner au moins à ses yeux d'artiste, avant qu'ils ne se fermassent, cette courte joie professionnelle. Et j'ai eu la consolation d'y réussir, car il ne détachait pas ses regards de ma robe de pourpre, et il la toucha même du bout de sa main, murmurant avec un sourire : « Comme c'est beau, un cardinal ! »

Le successeur de Mgr Perraud me pardonnera d'avoir révélé ce trait qui montre à nu toute l'ingénieuse et délicate tendresse de son cœur.

\*  
\* \*

Le roi et la reine d'Angleterre ont été nos hôtes cette semaine. Au moment où paraîtront ces lignes, ils nous auront probablement quittés. Quel souvenir emporteront-ils de ces quelques jours passés au milieu de nous ? Aimable et charmé, j'aime à le croire, bien que leur *incognito* n'ait pas toujours été aussi scrupuleusement respecté qu'ils l'eussent voulu. Mais cela est si difficile ! C'est le plus chimérique des rêves, quand on est roi et reine, que de prétendre, par intermittences, de telle heure à telle heure, passer inaperçus. Ce moindre désir des monarques demeure le plus inexaucé. On peut être le maître des mers, courber les Indes, et n'avoir cependant pas assez de puissance pour empêcher la rue de la Paix de s'émouvoir quand on y vient faire une emplette. Même déposée pour un instant, la couronne se voit toujours. Privilège fatal, glorieux inconvenient du rang suprême !

Leurs Majestés nous ont déjà pardonné, j'en suis bien sûr, nos irrésistibles petits excès de sympathie et de respectueuse familiarité. Elles nous connaissent et savent que nous sommes d'élan, qu'il serait aussi impossible d'empêcher un Français d'acclamer un souverain qu'un Parisien de se retourner au passage d'une jolie femme.

Edouard VII n'a d'ailleurs à s'en prendre qu'à



lui de la patriotique et chaude vivacité qu'excite sa présence. Le peuple de Paris, grand enfant simpliste qui ne retient de tout que le juste et l'essentiel, a son opinion faite sur le digne fils de Victoria. Il sait que, du jour où il a touché le sceptre, il a conquis l'universelle admiration, par la hauteur et la sûreté de ses vues, qu'il tient à cette heure, dans ses prudentes et sages mains, la paix du monde, et qu'il est un grand roi. Quoi d'étonnant alors à ce qu'il profite des quelques minutes de repos et d'amical interrègne que prend à Paris, en passant, celui qui fut le prince de Galles, pour lui en témoigner, ainsi qu'à la gracieuse reine Alexandra, sa cordiale et impulsive gratitude ?

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)



Le juge James Fitzgerald.

des retards infinis. C'est ainsi que, le 23 janvier, au cours de la première audience, trois jurés seulement furent admis, sur vingt qu'on examina. Le lendemain, on en interrogea dix-sept : tous furent récuses.

Le troisième jour, on vit le ministère public récuser un juré qui avait déclaré que, n'ayant pas d'objection à faire contre la peine de mort en matière criminelle, d'une façon générale, il n'admettait cependant pas l'électrocution. Un autre ne fut pas admis non plus parce qu'il portait le nom de Nesbit, qui fut le nom de jeune fille de M<sup>me</sup> Thaw. Les journaux en étaient arrivés à créer une rubrique intitulée : « Le filtrage du jury ».

M. Roland Molyneux, qui suit les débats pour le *New-York Herald*, et qui, lui-même accusé d'empoisonnement, il y a quelques années, et condamné à mort, n'échappa à l'électrocution que grâce à la révision de son procès, rappelait, l'autre jour, aux assistants impatients, pour les calmer, que l'on avait mis six semaines à recruter le jury qui le condamna.

Samedi dernier, enfin, le douzième et dernier juré était choisi. Mais il avait fallu convoquer jusqu'au quatrième cent de citoyens avant de le trouver.

Maintenant, une véritable captivité a commencé pour eux. Soucieux de les voir échapper à toute influence



M. Edward Thaw.

Harry K. Thaw.

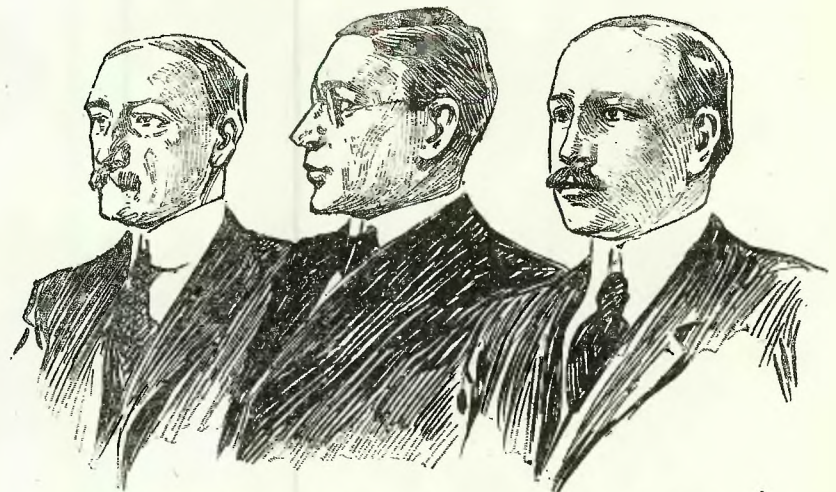
C<sup>ste</sup> de Yarmouth.

Mrs Harry K. Thaw.

Mrs William Thaw.



Le langage des yeux : Harry Thaw et sa femme à l'audience.



Deming B. Smith (président).

Frank P. Hill.

George H. Pecke.

Les trois jurés choisis le premier jour.

## LE PROCÈS HARRY THAW

C'est le 23 janvier qu'a été évoqué, devant le juge Fitzgerald, à New-York, le procès de Harry Thaw, le héros du drame de Madison Square Theatre, que nous avons rappelé, en quelques mots, la même semaine. Pourtant, les débats, en fait, ne viennent que de commencer à peine à l'heure où nous écrivons. Au bout de dix audiences seulement on a pu réussir à constituer le jury.

La loi américaine, très préoccupée de sauvegarder tous les intérêts des accusés, veut, en effet, que chaque juré, avant d'être appelé à siéger, soit soumis à un interrogatoire en règle. Toutes les questions susceptibles de le faire écarter lui sont posées et reposées, à maintes reprises, par l'avocat, dès que celui-ci ne se croit pas absolument sûr des bonnes dispositions de ce juge éventuel à l'égard de son client. Le ministère public récuse pour des raisons diverses, il résulte de cette procédure



Harry Thaw saluant sa mère à son entrée dans la salle d'audience.

extérieure, on les surveille étroitement, on les cloître, et chaque jour c'est sous la conduite de policiers, comme des prisonniers, qu'ils viennent de leur hôtel au palais et rentrent chez eux.

Chaque fois qu'il s'agissait pour l'accusé, Harry Thaw, de se prononcer pour ou contre l'admission d'un juré, on le voyait interroger des yeux sa mère, sa sœur la comtesse de Yarmouth, sa femme, toute jolie, toute frêle, petite poupée au minois chiffonné, et chercher à appuyer son opinion propre ou celle de son conseil d'un regard approbatif de ces êtres chers.

Les pauvres femmes sont l'objet d'une curiosité parfois cruelle, contre laquelle, à l'arrivée, au départ de la salle d'audience, la police a bien de la peine à les protéger.

Elles supportent avec courage ces fastidieux débats.

M<sup>me</sup> Thaw mère, surtout, montre une énergie à toute épreuve et sa présence semble d'un grand réconfort pour Harry Thaw, qu'on a vu, à la fin d'une audience, se pencher, de son banc, pour l'embrasser.

Croquis d'audiences des dessinateurs W. H. Loomis, H. R. Boehm et Morgan, du *New-York Herald* et du *New-York American*.





Phot. Dornac.

M. Daniel Osiris dans son hôtel de la rue La Bruyère.

## M. OSIRIS

M. Osiris s'est éteint, lundi dernier, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dans son hôtel de la rue La Bruyère, où il vivait très retiré, au milieu des œuvres d'art et des souvenirs de l'époque napoléonienne qu'il collectionnait avec un zèle éclairé.

Issu d'une famille israélite bordelaise de condition très modeste, Daniel Osiris Ifa était venu tout jeune à Paris. Il entra comme petit employé à la banque Mirès et, par son intelligence, sa laborieuse persévérance, conquit dans le monde financier une situation importante. Sa fortune, déjà considérable quand il se retira des affaires, devait s'accroître encore, grâce à d'heureux placements et à la grande simplicité de son train de vie, toujours conservée depuis la perte de sa femme. M<sup>me</sup> Osiris était morte en 1855, en mettant au monde deux jumeaux qui n'avaient pas survécu à leur mère.

Consacrant une large part de ses revenus aux arts, à des œuvres de bienfaisance ou d'intérêt public, il laisse le renom d'un mécène et d'un philanthrope.

Parmi ses nombreuses libéralités, rappelons la fondation d'un prix triennal de 100.000 francs, à décerner par l'Institut au mérite notoirement supérieur, sous quelque forme qu'il s'affirme ; le don fait à l'Etat de la Malmaison, restaurée et transformée en musée ; l'édification du temple de la rue Buffault ; l'exécution à ses frais, par Antonin Mercié, de la statue d'Alfred de Musset, récemment érigée près du Théâtre-Français ; la généreuse dotation des dispensaires de Paris.

M. Osiris a désigné pour ses exécuteurs testamentaires M. Emile Loubet, M<sup>e</sup> Bétolaud, l'éminent avocat, et M<sup>e</sup> Philippot, notaire. D'après les dispositions de son testament, il lègue la moitié de sa fortune, soit 25 millions, à l'Institut Pasteur ; son château de la Tour-Blanche au ministère de l'Agriculture ; ses chalets d'Arcachon à la municipalité de cette ville ; quatre maisons qu'il possédait rue

La Bruyère à la ville de Paris ; son hôtel à la Société d'escrime ; ses collections artistiques à l'Etat.

## LES SOUVERAINS ANGLAIS A PARIS

Voir notre gravure de 1<sup>re</sup> page.

LL. MM. le roi Edouard VII et la reine Alexandra sont, depuis samedi dernier, nos hôtes. Sous le nom de duc et de duchesse de Lancaster, les souverains voyagent dans le plus strict incognito, — un incognito inflexible et que respectent même les journalistes et même les photographes. Aussi bien, rien dans le programme que se sont fixé le roi et la reine n'aurait pu, sans doute, donner l'occasion d'un cliché sensationnel. Aussi nous bornerons-nous à donner une double photographie des souverains. Elle est toute récente et montre combien la reine, qui n'était pas venue à Paris depuis 1878, est demeurée élégante et gracieuse, — et jeune pour tout dire.

Quant au roi, il arbore un costume sous lequel on est peu accoutumé de le voir, costume de circonstance, pour ce souverain dont la correction est proverbiale, celui de ses fidèles Ecossais, qu'il porte seulement quand il va leur faire visite, au cours de quelque excursion, de quelque chasse dans les Highlands : gros bas de laine laissant le genou nu, veston et gilet de gros drap à carreaux recouvrant à demi le *kilt*, la jupe nationale bariolée aux couleurs d'un des clans, sur laquelle pend l'aumônière de pelleterie, petite toque fendue au milieu, ornée d'un chardon et de courts rubans.

## L'UNIVERSITÉ DES "ANNALES"

Tous les journaux ont parlé, il y a quelques semaines, de l'installation du journal *les Annales* dans un hôtel, de style pompéien — il fut construit par Polydore Millaud, créateur du *Petit Journal*, vers 1855, alors qu'on venait d'exhumer les ruines

de Pompéi et d'Herculanum — et qui est contigu à l'hôtel Thiers, 51, rue Saint-Georges.

Les dimensions et la belle ordonnance des bureaux et des salons dont disposent *les Annales* dans ce nouvel immeuble donnèrent à penser à M<sup>me</sup> Adolphe Brisson, femme du directeur de cette publication et fille du fameux critique et pédagogue Francisque Sarcey, qu'elle pourrait réaliser là un projet qui lui tenait au cœur depuis longtemps : celui de fonder une université féminine — non point féministe, ne confondons pas — une université où les jeunes filles seraient assurées de trouver un enseignement très complet, très moderne et d'une haute moralité.

Aussitôt, avec un talent admirable d'organisatrice, elle réunit un comité de patronage composé des plus hautes personnalités des arts, des sciences et des lettres, et institua deux séries de cours bien distincts : les « Cinq à six littéraires », comprenant des leçons de philosophie pratique et morale, d'hygiène, de littérature française et étrangère, d'histoire, de dessin, de musique, et les « Cours pratiques », comprenant des leçons de sténo-dactylographie, de coupe, de modes, d'enseignement ménager, le tout professé par des maîtres éminents. Dès l'ouverture du premier cours, les salles, ou, plus justement, les salons affectés à ces conférences, agréablement éducatives, étaient remplis d'une assistance empressée.

Un de nos dessinateurs y est allé passer quelques instants ; il est arrivé à l'heure du cours de coupe que professe avec autorité et tact M<sup>me</sup> Laurent Bourget et, pour préciser, au moment de « l'essayage sur le mannequin » ; cette opération, beaucoup moins simple qu'elle ne paraît, exige, outre de l'attention et du goût, un coup d'œil exercé et des doigts habiles. Mais les élèves s'appliquaient à ce travail nouveau qui les intéressait, et M<sup>me</sup> Adolphe Brisson, qui venait voir si ses intentions étaient bien comprises, dut se rendre compte, en présence de tous ces yeux éveillés, de tous ces doigts actifs, que seraient évidemment réalisés ses souhaits de faire de toutes ces jeunes filles, pour leurs maris futurs, des compagnes laborieuses, économes, en même temps que des amies instruites et intelligentes.





FÉMINISME PRATIQUE. — Le cours de coupe à l'Université des "Annales".

*Dessin d'après nature de J. Simont. — Voir l'article à la page précédente.*





La grande cour du séminaire de Saint-Sulpice.

(Cette cour deviendra le hall de la sculpture. Les trois étages supérieurs du bâtiment, réunis, seront des galeries de peinture.)

## DU LUXEMBOURG A SAINT-SULPICE

## LE FUTUR MUSÉE DES ARTISTES VIVANTS

Il y a beau temps qu'on a signalé, pour la première fois, dans quelles conditions lamentables se trouvent, au musée du Luxembourg, les œuvres des artistes vivants.

L'exiguïté même de l'emplacement, évidente dès le premier coup d'œil qu'on jette, une fois franchi le seuil, au hall de la sculpture, où gesticulent, dans un fouillis fâcheux, les statues entassées les unes contre les autres ; cet encombrement, partout visible, qui oblige à laisser tant de belles œuvres enfouies dans des réserves, à en exiler tant d'autres dans les musées des départements, au grand dommage des artistes, ce n'est peut-être pas là le pire inconvénient que présente cette ancienne orangerie, élevée tout à coup — provisoirement, bien entendu — à la dignité de musée. Qu'on songe à ce qu'il adviendrait si, d'aventure, un incendie se déclarait dans ces salles trop pleines, d'où l'on ne peut s'échapper que par une porte unique !

Dix remèdes, pour le moins, à cette situation fâcheuse avaient été tour à tour proposés. Les uns étaient ruineux, d'autres impraticables. On ne comptait plus guère en pouvoir sortir, quand une solution inespérée s'est offerte à l'examen de l'administration des Beaux-Arts. On imagine aisément avec quel empressement celle-ci, et surtout M. Léonce Bénédict, le dévoué conservateur du Luxembourg — et, partant, la première victime du mal — se sont accrochés à cette planche de salut : dans quelques mois, le musée des artistes vivants va commencer à s'installer dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice, désormais vide, désert, par suite de la loi de séparation.

Vu de l'extérieur, de la place Saint-Sulpice, ce bâtiment carré, massif, aux noires murailles trouées d'étroites fenêtres en plein cintre, moitié prison, moitié collège, et montrant au monde, en arrière d'un jardinet lépreux, une façade triste et renfrognée ; ce type parfait et peu élégant de l'architecture religieuse du premier Empire apparaît aussi impropre au rôle nouveau qu'on va lui imposer que l'orangerie même du Luxembourg. Mais l'impression change vite, dès qu'on a passé le porche étriqué qui en abrite l'entrée. Il n'a fallu à M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, qu'une rapide visite à travers ces cours, ces galeries froides et nues, en compagnie de M. Léonce Bénédict et de M. Deruaz, architecte du Luxembourg, pour se rendre compte du merveilleux parti qu'on peut tirer, avec quelque ingéniosité, de cet emplacement admirable. Il suffira à peu près, en abattant quelques cloisons, quelques planchers, de faire circuler dans cette morne retraite de la lumière et de l'air, pour créer un musée superbe et parfaitement approprié à sa destination. Un premier avant-projet, établi déjà, évalué à 620.000 francs seulement la dépense nécessaire. La reconstruction du musée, telle qu'on l'avait étudiée, en visant à l'économie la plus stricte, eût englouti plusieurs millions.

Quand on a traversé le vestibule sombre qui fait suite au porche extérieur, et où il faudra, de toute nécessité, établir un large escalier dont la cage débordera un peu en avant-corps sur la place, on débouche dans une vaste cour carrée, entourée d'un cloître aux piliers trapus ; les bâtiments se développent avec une affligeante régularité sur ses quatre côtés. Cette cour,



SAINT-SULPICE — L'enclos des communs sur la rue Férou.



plus tard couverte d'un vitrage, plantée en jardin d'hiver, égayée de miroirs d'eau, formera le plus beau hall qu'on puisse désirer pour la sculpture.

Un couloir ménagé à travers le bâtiment du fond, face à l'entrée qui vient de nous livrer passage, et, comme elle, ouvert par trois grandes baies, conduit directement à la chapelle.

Avec ses voussures sculptées, et malgré ses murs revêtus de fâcheuses peintures, signées d'un nommé « Paulhe, de Béziers, Hérault », cette chapelle, nue, austère comme tout le reste de l'édifice, a pourtant assez grand air. C'est la partie la plus ancienne du séminaire, le dernier vestige des constructions de l'époque de Louis XIV. Le cardinal de Bérulle y dort son dernier sommeil, en avant de l'autel, sous une lame de cuivre polie par les pas. Elle continuera le jardin de la sculpture, abritera dans une atmosphère plus douce les œuvres auxquelles conviendra mieux que le grand jour du hall une lumière atténuée. La loggia qui en occupe le fond, face à l'autel, sera découverte, dégagée, de façon à augmenter l'éclairage, et pareillement, le tympan cintré au-dessus de l'autel, ouvert, paré de quelque chatoyant vitrail dont le talent d'un Albert Besnard pourra faire une exquise œuvre d'art, versera encore de la lumière à cette salle, actuellement bien grise.

Et ici, il convient peut-être de noter un détail, car il donnera une idée de l'amélioration qui va résulter pour le musée de son transfert à Saint-Sulpice : la chapelle, longue de 30 mètres, large de 12 mètres, offre presque, à elle seule, la même surface que tout l'espace réservé actuellement, au Luxembourg, à la sculpture : 33 mètres sur 15 mètres.

Tout autour de la cour, les bâtiments noirs que vous savez présentent une disposition uniforme : un rez-de-chaussée, que surmontent trois étages de cellules, desservies par d'immenses corridors et prenant jour soit sur la cour, soit sur la place, la rue Férou ou la rue Bonaparte.

Le rez-de-chaussée donnera asile, dans sa partie antérieure, en façade sur la place, aux cabinets des conservateurs, à des vestiaires un peu plus confortables que les installations par trop rudimentaires actuellement réservées,



La chapelle (époque Louis XIV), annexe du hall de sculpture.

au Luxembourg, au public et aux gardiens ; dans les trois autres corps de bâtiments, à une salle de vente des catalogues, à des salles d'exposition pour l'architecture, la gravure, les dessins.

Aux étages, on ferait tomber les cloisons ; on démolirait les deux planchers supérieurs, on vitrifierait en partie la toiture pour obtenir un jour d'en haut et l'on aurait ainsi des salles de peinture de 9 mètres d'élévation.

Ce ne sont là que les grandes lignes du projet d'adaptation du séminaire à usage de musée ; c'est une sorte de schéma, d'avant-projet qui pourra subir, dans le détail, plus d'une modification. C'est ainsi qu'on va étudier avec soin l'établissement de servitudes, d'annexes qui ont bien leur importance, comme une salle de conférence, les ateliers d'encadrement, les cabinets d'aisances indispensables, un réfectoire pour les gardiens, le logement du gardien-chef. On prévoit encore la création d'un buffet-restaurant analogue à celui de la Bibliothèque nationale, que les visiteurs seront souvent bien heureux de trouver. Enfin, l'agencement du chauffage, dont le bon fonctionnement importe non moins à la conservation des tableaux qu'aux aises du public, sera l'objet de soins tout particuliers.

Ce n'est pas tout encore : le vaste enclos du séminaire recèle, derrière



Les jardins, sur la rue Bonaparte, qu'on va décorer de parterres et de statues.

ses murs rébarbatifs, outre plusieurs courettes ou préaux, un fort beau jardin, partie en terrasses, qui longe la rue Bonaparte, et qui, dessiné, planté, bien entre tenu, décoré de marbres et de bronzes, entouré seulement d'une grille légère, sera, aux beaux jours, un lieu charmant de rêverie et de repos.

Qui sait, même, si ne s'agit pas, dans certaines cervelles ambitieuses, quelques rêves un peu fous, mais bien séduisants, — par exemple de voir le musée futur dégagé, libéré des propriétés particulières qui l'enclosent, isolé dans un vaste parc ?... Mais, à cela, on a tout le temps de réfléchir. Nos arrière-neveux se créeront, s'ils le veulent, ces ombrages.

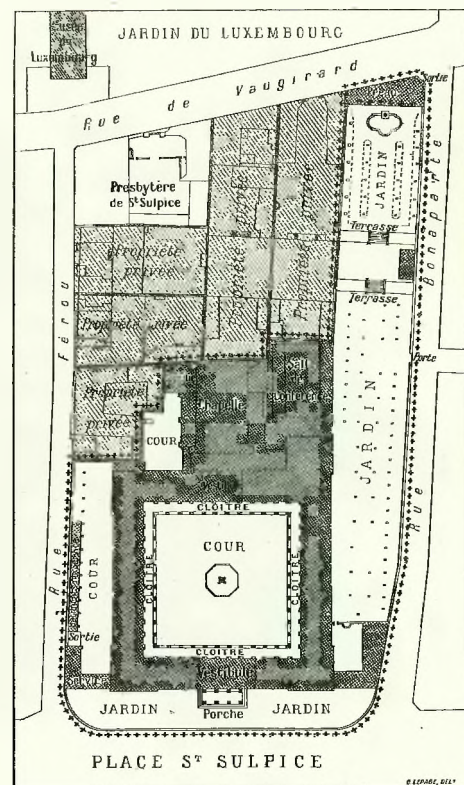
Pour le moment, l'essentiel est de courir au plus pressé.

Le séminaire, ayant été construit jadis par l'Etat pour les sulpiciens, il ne semble pas que la propriété en doive être longuement disputée. Et, sans doute, M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sera bientôt en mesure de soumettre son projet à ses collègues du cabinet.

La dépense nécessaire à la transformation et à l'aménagement de l'immeuble sera, nous l'avons vu, relativement peu élevée. Le Parlement ne saurait hésiter à donner aux artistes une nouvelle marque de sa constante sympathie en votant d'acclamation les crédits demandés.

Toutes les bonnes volontés d'accord, si les circonstances ne se montrent pas hostiles, avant deux ans on pourra inaugurer le nouveau musée. On devra, équitablement, graver à son seuil, en témoignage de reconnaissance, les noms de M. Aristide Briand, de M. Dujardin-Beaumetz et de M. Léonce Bénédict, car ils auront vraiment bien mérité de l'art français en concevant cette solution rapide, économique, de tous points élégante, d'un problème que les plus optimistes commençaient à considérer comme insoluble.

GUSTAVE BABIN.



Le futur musée des artistes vivants.  
(La partie entourée d'une ligne de croix limite l'emplacement de l'ancien séminaire.)



SAINT-SULPICE. — Les couloirs desservant les cellules, futures salles de peinture une fois les cloisons et les plafonds démolis.





## LES FUNERAILLES DU

Dans l'enceinte du "Tekkié", à Téhéran : le

*Voir l'article à la page 89*



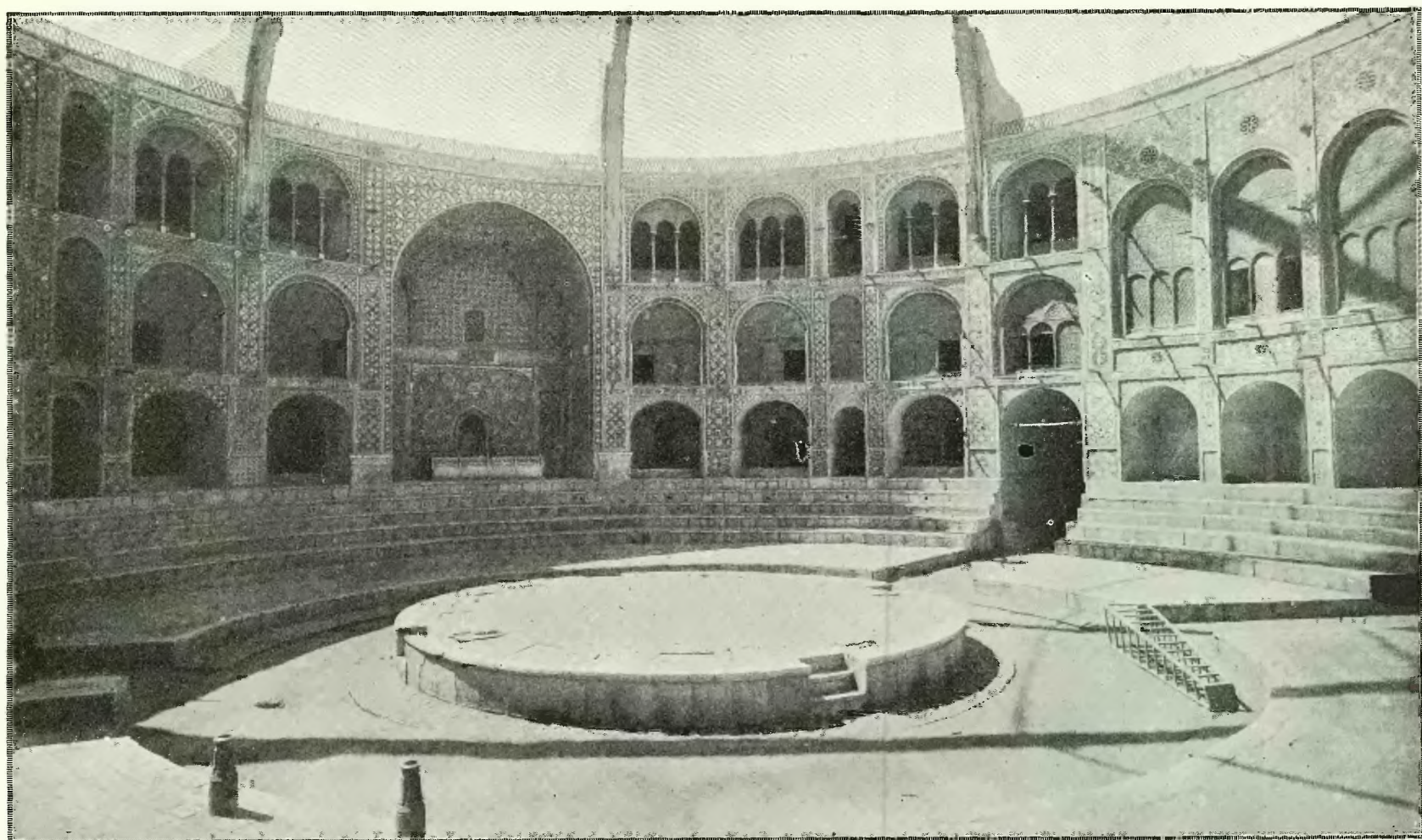


# SHAH MOZAFFER-EDDINE

cercueil transporté dans le caveau provisoire.

page suivante.





A TÉHÉRAN. — Vue d'ensemble du " Tekkié ", attenant au palais du shah, où Mozaffer-Eddine a été enterré-provisoirement.

#### LA SÉPULTURE DE MOZAFFER-EDDINE

Après la mort de Mozaffer-Eddine, son corps, lavé selon les rites de la religion musulmane, et enveloppé d'un linceul de lin du Yémen, que le souverain, depuis longtemps déjà, avait fait venir de la Mecque pour cet usage, fut, à l'issue des cérémonies religieuses, enfermé sans ornements ni insignes dans un triple cercueil de plomb et de bois. Le lendemain, à dos d'homme, on transporta la bière, recouverte d'un châle précieux, au Tekkié, où on la déposa dans un caveau provisoire. Cet édifice est un vaste cirque attenant au palais et servant aux représentations des drames religieux.

C'est là également que fut déposé pendant plusieurs mois le corps de Nasser-Eddine, en attendant que sa tombe définitive fût préparée à Shazdeh Abdoul-Azim, dans le lieu même où il tomba foudroyé d'un coup de pistolet en 1896.

Les autres souverains de la dynastie des Kadjars ont été enterrés à Koum, lieu de pèlerinage situé à environ 150 kilomètres au sud de Téhéran.



A REDEN (Prusse Rhénane). — Transport du cercueil d'une victime.

#### LA CATASTROPHE DE REDEN

On connaît maintenant le nombre exact des morts, qui est de 150, au lieu de 270, comme nous l'a fait dire dans notre précédent numéro une erreur de transmission télégraphique.

Une des scènes les plus dramatiques qui marquèrent cette terrible catastrophe fut l'envahissement du local transformé en dépôt mortuaire et où les parents, forçant la porte, escaladant les fenêtres, se précipitèrent, impatients de reconnaître les leurs.

L'évêque de Trèves vint bénir les cercueils, en présence du prince Frédéric-Léopold de Prusse, cousin de l'empereur, accouru dès le premier moment, et des ingénieurs de la direction. Ceux-ci avaient revêtu leur uniforme officiel, dont l'aspect caractéristique peut les faire prendre, au premier abord, pour des officiers, auxquels, d'ailleurs, les assimile l'esprit de militarisation régnant en Allemagne. Les chefs porions et la plupart des mineurs portaient à leur casquette les armes de la mine, également placées sur les cercueils, que des traîneaux emportaient en lugubres convois.



Groupe de porions des mines de Reden, en uniforme réglementaire, autour du puits Bildstock pendant la cérémonie funèbre.



Le prince Frédéric-Léopold visitant la mine de Reden, accompagné par l'ingénieur-directeur, M. Krummer, et suivi du ministre du Commerce, M. Delbruck.





Guillaume II.

Kronprinz Frédéric.

Prince Eitel.

Prince Adalbert.

Prince Auguste.

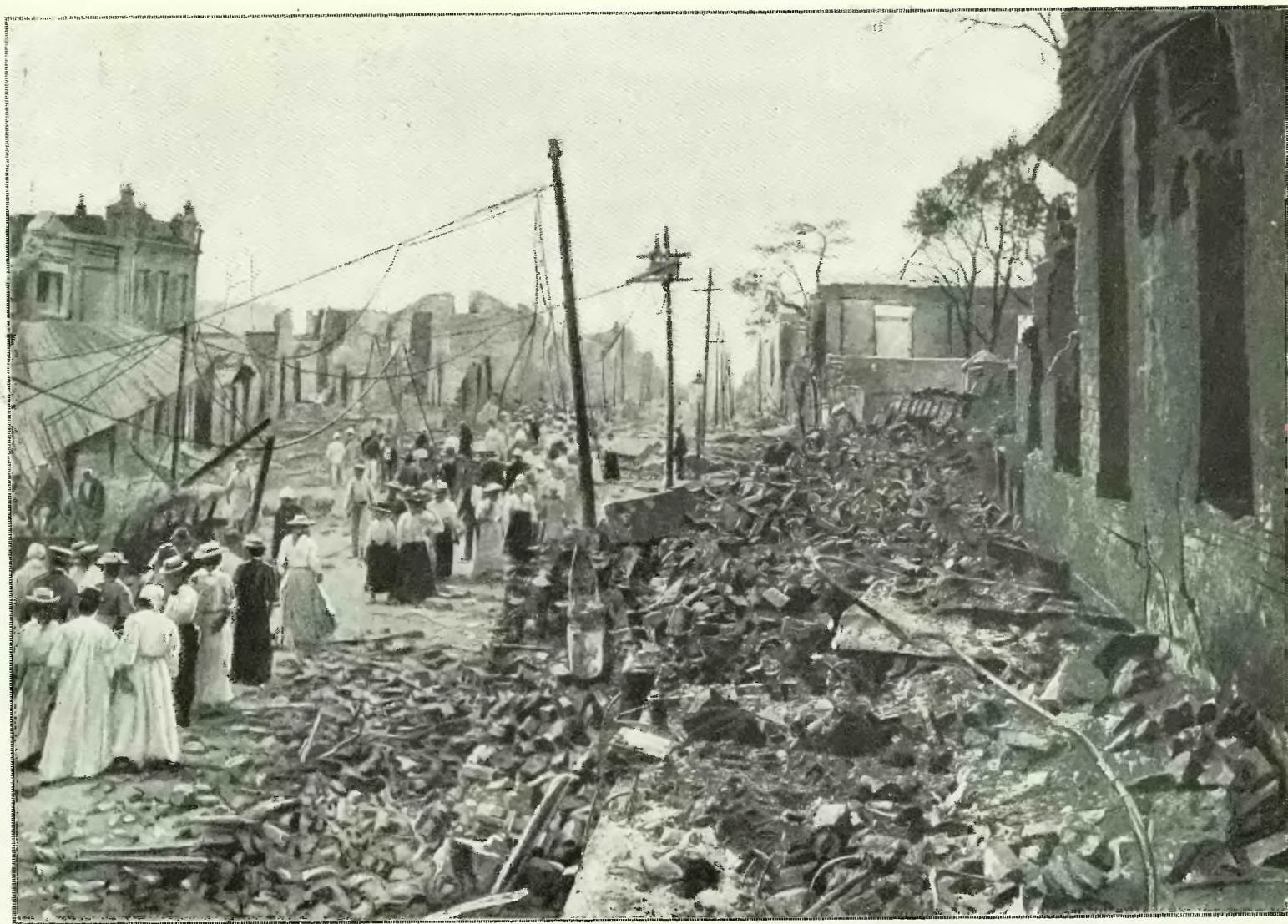
Prince Oscar.

Copyright Otto Haeckel.

## GUILLAUME II ET SES FILS

Guillaume II, dont l'Allemagne célébrait, le 27 janvier, le quarante-huitième anniversaire, ne manque jamais, on le sait, l'occasion de souligner ses actes par quelque manifestation militaire. Chaque année, il a coutume d'aller donner en personne le mot d'ordre à l'arsenal de Berlin. Cette année, pour s'y rendre, il était accompagné de tous ses fils, à la seule exception du plus jeune, le prince Joachim. Les Berlinoises eurent donc la bonne fortune de voir et d'acclamer la nombreuse progéniture masculine de l'empereur, les cinq princes, portant les uniformes respectifs des corps auxquels ils appartiennent, alignés par rang d'âge et réglant leur pas correct sur celui de leur auguste père : Frédéric-Guillaume, le kronprinz, vingt-quatre ans ; Eitel-Frédéric, vingt-trois ans ; Adalbert, vingt-deux ans ; Auguste-Guillaume, dix-neuf ans ; Oscar, dix-huit ans. Le prince Adalbert a le grade de lieutenant de vaisseau dans la marine allemande.





La population errant dans la principale avenue de Kingston.

Les photographies prises sur les ruines de Kingston, la malheureuse capitale de la Jamaïque, nous représentent, une fois de plus, des scènes qu'en ces dernières années nous avons eu trop d'occasions de reproduire, nous rappellent Saint-Pierre et San-Francisco, Valparaiso et Santiago. Ce sont toujours les rues défoncées, soulevées, encombrées de débris informes, bordées de maisons éventrées, et montrant, par les trouées béantes de leurs murailles, les intérieurs dévastés, sinistres.

Puis, aux carrefours, sur les places, là où les décombres amoncelés ont pu engloutir quelques pauvres êtres, les recherches fiévreuses pour retrouver les disparus, ou encore les fouilles patientes de quelques malheureux pour recueillir les débris de leur petit mobilier, un souvenir qui manque.

A ceux qui connurent avant la dévastation cette terre enchantée, ces vues désolantes doivent apparaître plus dramatiques encore. Le ciel y était si élément, la

nature si luxuriante. La vie, surtout, y était si douce, avec ses fêtes perpétuelles, pour ces Canadiens, ces riches Américains du Nord qui, fuyant leurs soucis, leurs affaires, venaient y passer les mois maussades. Les féériques jardins Castleton, le riant village d'Annato Bay, le fameux Trou-Bleu, cratère d'un ancien volcan devant lequel on ne songeait même plus à un réveil possible de colère, qu'est devenu tout cela, qui laissa, dans nombre de mémoires, tant d'exquis souvenirs ?



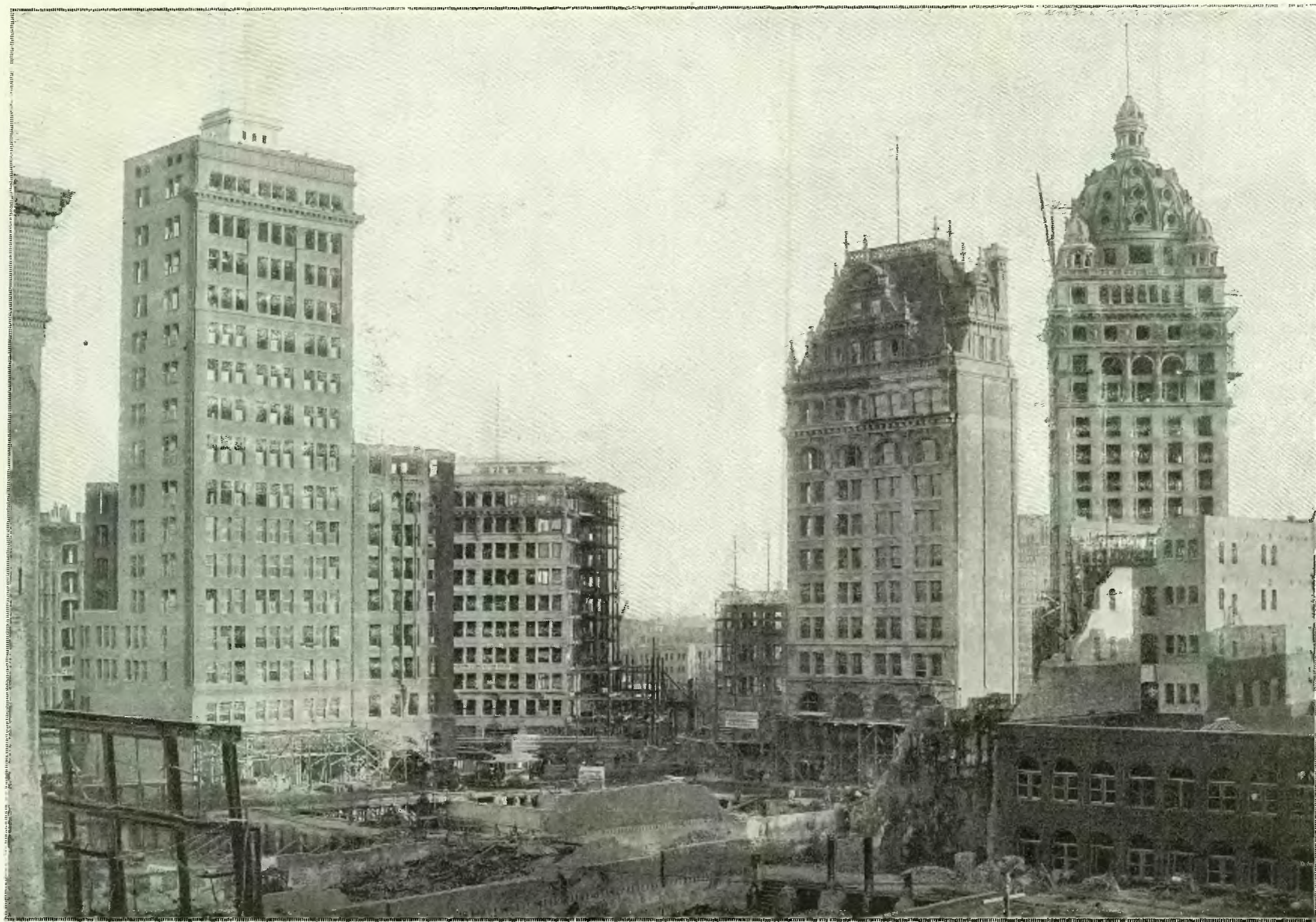
La recherche des cadavres. — Copyright Underwood and Underwood.



L'hôtel de la Marine. — Phot W. S. Campbell.

## LA DESTRUCTION DE KINGSTON (JAMAÏQUE).





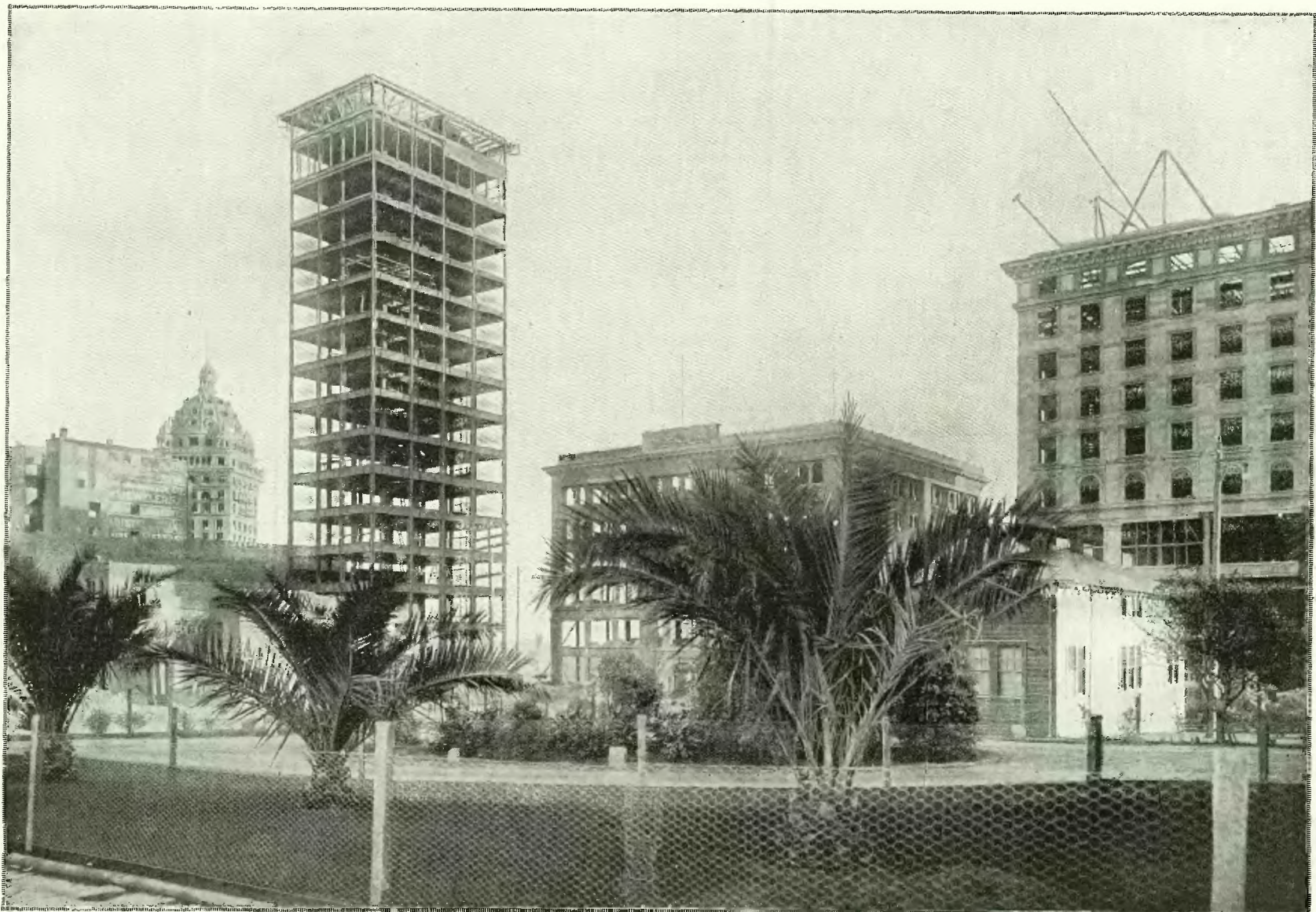
Le nouveau et l'ancien immeuble du « Chronicle ».

Le Monadnock Building.

Le Mutual bank building.

Le Call building.

Les nouveaux « gratte-ciel » du quartier des affaires : le carrefour de Market street, Kearney street et Geary street.



Trois types différents de bâtiments en construction autour de Jefferson square.

#### LA RÉSURRECTION DE SAN-FRANCISCO

Photographies communiquées par notre correspondant, M. Geo. J. Thomas. — Voir l'article à la page suivante.



## LA RÉSURRECTION DE SAN-FRANCISCO

Le tremblement de terre qui vient de détruire Kingston a rappelé aux mémoires le souvenir des précédentes catastrophes du même genre, et notamment du désastre de San-Francisco, le plus terrible. Nous recevons précisément des photographies qui montrent avec quelle rapidité la métropole du Pacifique ressuscite de ses ruines.

Tout autour de Jefferson square, planté de palmiers, les immeubles les plus divers, comme types, s'érigent déjà, bientôt achevés : la maison « à loyers », avec ses étages symétriques sans vains ornements, et la maison à usage de banque ou de magasin luxueux, montrant quelques velléités d'être décoratives, toutes deux construites en ciment armé, et le haut « gratte-ciel » qui s'élève étage par étage avec ses innombrables planchers superposés, carcasse ouverte à tous vents, en attendant que ses murailles de briques viennent remplir les espaces vides, entre les poutres d'acier.

La photographie prise à North Beach montre ce qu'est, à l'heure actuelle, un emplacement qui avait été entièrement ravagé par l'incendie d'avril dernier. La maison du premier plan est assez curieuse à signaler, comme type d'une des constructions les plus employées comme maisons d'habitation provisoire : on les construit, en quantité, à Seattle, dans l'Orégon ; par eau elles arrivent à San-Francisco où, quinze jours après la commande donnée, on peut en prendre livraison. Chargées sur un camion, elles sont transportées à l'emplacement qu'elles doivent occuper, sur un terrain loué ou acquis par leur propriétaire, et en quelques heures un charpentier les a montées ; quelques jours après, l'occupant peut s'installer chez lui. Rendue sur place, une telle construction coûte 800 dollars (4.000 francs).



A SAN-FRANCISCO. — Le quartier de North Beach : au premier plan, une maison démontable fabriquée à Seattle.

## LIVRES NOUVEAUX

## Romans.

Les *Mystérieuses*, ce sont les nouvelles, tumultueuses et vibrantes, comme toute la vie contemporaine, que publie, en un amusant volume (Fasquelle, 3 fr. 50) M. Henry Kistmaeckers. Mais pourquoi cette qualification de « mystérieuses » donnée à ces nouvelles ? Parce que, nous dit le brillant écrivain, « parmi les choses qui vont suivre, souvent invraisemblables, comme la vérité même, d'aucunes sont si étonnantes que j'ai cru sage d'en laisser la responsabilité aux lèvres mystérieuses, mystérieuses qui me les ont balbutiées ».

La *Tradition d'amour* (Flammarion, 3 fr. 50), œuvre posthume de Gustave Toudouze, est un gentil roman qui se déroule parmi les clochers bretons, une gracieuse idylle aux destinées de laquelle préside une humble paysanne qui, douce et mystérieuse dans sa longue mante noire, semble une fée bienfaisante des anciens âges.

Dans son roman rustique et réaliste : la *Vache* (Ambert, 3 fr. 50), M. Nonce Casanova nous fait éprouver un long frisson d'horreur. C'est un roman bien vivant mais vraiment pénible et dont certaines pages nous mettent en plein cauchemar. Simon, le monstre de cupidité paysanne, est une création puissante mais certainement outrée. Quant à l'affreux martyr de Baptistine, prolongé — et avec quels détails ! — jusqu'à la dernière heure de l'agonie, nous ne voulons point croire, pour l'honneur de notre humanité, qu'il ait beaucoup de vraisemblance.

Mentionnons encore : l'édition, en un volume de bibliophile (Daragon, 10 fr.) tiré à 215 exemplaires, d'*Une nuit de Noël sous la Terreur*, une émouvante nouvelle de M. Paul Bourget ; *Poupée fragile* (Fasquelle, 3 fr. 50), un roman de M. Charles-Henry Hirsch, dont on sait la manière originale ; *Catrina* (Hachette, 1 fr.), par R.-L. Stevenson, traduit de l'anglais par M. Jean de Nay ; *Un chassé-croisé* (Plon, 3 fr. 50), par M. Gabriel d'Azambuja.

## Philosophie.

M. Henry de Varigny vient d'adapter de l'anglais une autobiographie de *Herbert Spencer* (Alcan, 10 fr.) que tous les fervents du philosophe voudront avoir dans leur bibliothèque. Ceux qui s'intéressent à l'œuvre seule en trouveront, dans ce volume, un commentaire très instructif. Ceux

qui désireront connaître l'ouvrier y verront se révéler, dans son enfance et dans sa carrière, un « Spencer intime » très attachant, un Spencer de la vie de tous les jours, philosophant sur toutes choses, sur les avantages de la rêverie, sur les erreurs d'appréciation des hommes, sur les spéculations financières, sur la place du travail dans la vie, sur le plaisir que donnent les enfants, sur les avantages et inconvénients du mariage, sur l'erreur des études classiques et sur les effets de la morphine...

## Histoire.

Sur les rapports de la France et de la Prusse, trois ouvrages ont paru, dans la même semaine, qui composent une chaîne de faits historiques aux maussades chaînons. — C'est d'abord, dans l'ordre du temps, une savante étude sur l'année 1813 : la *Défection de la Prusse* (Plon, 7 fr. 50), par M. le vicomte Jean d'Ussel. M. Jean d'Ussel — un jeune historien encore près de ses débuts — manie le document avec la plus grande sûreté et la plus louable méfiance. On lui saura gré de ne pas s'être laissé prendre à la séduction des mémoires particuliers sur le premier Empire. On a trop ingénument puisé et l'on puise encore trop facilement à cette source trouble, miroir infidèle de souvenirs effacés par l'oubli ou modifiés selon les intérêts des mémorialistes. La documentation d'après les auteurs et les papiers allemands est plus sûre et plus précieuse ; elle a permis à l'auteur de dessiner d'une main ferme les traits essentiels de cette politique prussienne, forte avec les faibles, faible avec les forts, dont la tradition ne s'est point perdue. — Dans son étude, plus exclusivement militaire, sur la *Perte de l'Alsace* (Plon, 3 fr. 50), M. le commandant Ernest Picard, à qui nous devons une bonne thèse sur *Bonaparte et Moreau*, donne comme origine à la série de nos revers — abstraction faite des causes d'infériorité de l'armée française — l'erreur de Mac-Mahon qui accepta la bataille avant d'avoir réuni toutes ses forces et à l'inertie du général de Failly qui ne répondit pas aux pressants appels de son compagnon d'armes. — Plus près de nous sont les événements qui inspirèrent à M. Victor Bérard son ouvrage sur la *France et Guillaume II* (Armand Colin, 3 fr. 50). Dans ce volume, un premier livre traite de méthodes et de conceptions françaises ; un second livre montre sur le vif les procédés et théories de Guillaume II ; un troisième livre enfin expose, d'après le dernier discours de M. de Bülow au Reichstag, ce que nous pouvons attendre de Berlin.

Signalons encore : *Etudes sur la politique étrangère du duc de Choiseul* (Plon, 7 fr. 50), par M. Alfred Bourguet ; et *les Tombeaux des rois sous la Terreur* (Perrin, 3 fr. 50), par le docteur Max Billard, un livre plein de détails curieux, sinon inédits, et qu'il est utile de feuilleter avant de visiter la crypte de Saint-Denis.

## Actualité.

La *Russie agricole devant la crise agraire* (Hachette, 5 fr.), par M. Alexis Yermolov, membre du Conseil de l'empire, ancien ministre de l'Agriculture, est un livre qui vient à son heure très favorable et qui, patiemment documenté, étudie sous toutes ses faces l'un des problèmes les plus angoissants pour l'avenir de la Russie, celui de la situation des populations rurales qui souffrent si cruellement des conditions économiques dans lesquelles elles ont tant de peine à vivre.

## Théâtre.

Les *Mouettes*, la comédie en trois actes de M. Paul Adam, que représenta le Théâtre-Français, vient de paraître en volume à la librairie P. Ollendorff (2 fr.).

## Divers.

Citons : *Rome, complexité et harmonie* (Hachette, 3 fr. 50), un livre savant, dans lequel M. René Schneider s'est efforcé de dégager l'âme à la fois complexe et harmonieuse de la Ville éternelle ; *Mérophosphèles et le problème du mal dans le drame de Faust* (Sansot, 1 fr.), par M. A. Dragon ; *De Port-Arthur à Tsoou-Chima* (Perrin, 3 fr. 50), où M. le comte Marc de Courtis commente les enseignements de la dernière guerre navale ; *Des différends entre propriétaires, locataires et concierges* (Daragon, 2 fr. 25), un très pratique petit manuel par M. F.-A. d'Erski ; et enfin, un opuscule *Sur le rachat du Chemin de fer de l'Ouest* (Dunod et Pinat, 2 fr.), par M. E. Wickersheimer, ingénieur en chef des mines.

## LES THÉÂTRES

La Comédie-Française vient de monter une nouvelle adaptation de l'*Electre*, de Sophocle, due à M. Alfred Poizat, qui fit jouer, cet été, sur le théâtre gallo-romain de Champlieu, un *Cyclope* plein d'un gai et truculent lyrisme. Son *Electre* nous traduit bien l'impression de beauté farouche des œuvres du grand tragique grec, grâce à des vers sobres et vigoureux, mis en valeur par M<sup>mes</sup> Louise Silvain et Lara, MM. Silvain et Albert Lambert dans un

décor évocateur des horizons helléniques.

A l'Odéon, dans un décor d'intérieur anglais, M. Antoine a remonté *Chatterton*, d'Alfred de Vigny, pour les débuts de M. Rollan, premier prix du Conservatoire en 1906 dans une scène de ce même ouvrage d'analyse psychologique. M. Rollan est jeune, il a l'âge même du poète Chatterton, qu'il incarne — et qui mourut à dix-huit ans — il est doué d'une nervosité vibrante qui le sert grandement dans ce rôle où il paraît à côté d'artistes éprouvés comme MM. Duquesne et Mosnier et M<sup>lle</sup> Bel-langer.

Le Palais-Royal joue un vaudeville, de MM. Kéroul et Barré, amusant, plus lesté encore : *Madame Tantara*. Pour interpréter M<sup>me</sup> Tantara, M<sup>lle</sup> Cheirel est revenue sur cette scène où elle obtint déjà tant de brillants succès personnels ; elle y est entourée de la troupe habituelle du Palais-Royal, comique sans excès.

Le même éloge et la même critique peuvent être faits du vaudeville du même ordre, le N° 13, des deux mêmes auteurs, MM. Kéroul et Barré, joué, le surlendemain, aux Folies-Dramatiques. Et la troupe des Folies vaut à peu près celle du Palais-Royal.

Le cercle des Escholiers a monté, convenablement, sur la scène du théâtre des Arts, un spectacle éclectique composé de : *les Etapes* — les étapes fournies par les générations humaines, qui se succèdent — pièce grise et sévère d'un écrivain bruxellois, M. Van Zype, déjà applaudi par ses compatriotes, et de : *Rose Flamberge*, deux actes en vers pimpants et galants d'un tout jeune poète, M. René Fraudet.

La *Petite Bohème*, que M. Henri Hirschmann composa sur un livret de M. Paul Ferrier, et qui fut si goûtée il y a deux ans, aux Variétés, a retrouvé le même excellent accueil aux Bouffes-Parisiens.

Le théâtre de Monte-Carlo vient de représenter, avec le soin que son directeur M. Raoul Gunsbourg, prodigue aux œuvres dont il s'occupe, *Nais Micoulin*, drame lyrique en deux actes tiré, poème et musique, par M. Alfred Bruneau, d'une nouvelle d'Emile Zola. C'est une œuvre à la fois réaliste et lyrique, inspirée par la terre provençale pleine de passion, de chants et de couleurs. Les barytons Renaud et Dufrane, le ténor Saleza et M<sup>lle</sup> Louise Grandjean interprètent supérieurement ce beau drame musical.



## LE PONT DE FONTENOTY

L'article que nous avons publié le 26 janvier sur l'anniversaire du fait d'armes de Fontenoy en 1871 nous a valu des lettres de plusieurs lecteurs, nous félicitant d'avoir évoqué, avec de curieux documents photographiques, ce glorieux épisode.

Toutefois, deux de nos abonnés ont tenu à rectifier un point de notre récit. Nous laissons la parole à l'un d'eux, dont la lettre est particulièrement intéressante :

Dijon, 31 janvier 1907.

« ... Non, la population de Nancy n'a pas été attirée par un concert militaire donné sur la place Stanislas, le 22 janvier. C'est le 25 et non le 22 que l'incident s'est passé ; ce concert avait lieu tous les jours, en cet endroit voisin des cafés fréquentés par les officiers ; mais jamais on n'y voyait comme civils que des employés allemands ou des enfants de militaires accompagnés de bonnes ou d'ordonnances ; de Français, point. Aussi longtemps qu'ont duré la guerre et l'occupation, jamais la population nancéenne n'a mis son ombrageux patriotisme au contact des réunions allemandes.

» Donc, le concert avait lieu le 25 janvier 1871 comme tous les autres jours, à sa place et à l'heure habituelles. Ayant eu à traverser la place Stanislas pour me rendre à la Faculté, j'avais remarqué l'absence des auditeurs ; m'étant engagé dans le passage du théâtre, je me heurte à des gens affolés, fuyant devant des soldats ayant la baïonnette basse. Avec eux, je fais demi-tour pour trouver une issue ailleurs. En arrivant sur la place, je vois déboucher des rues qui y aboutissent des gens fuyant devant des soldats qui les poursuivent ; tous débouchent des rues, suivis de près par les Allemands. Arrivés aux grilles de Jean Lamour, les soldats s'arrêtent pendant que quelques hommes se détachent, forment un cercle qui va se resserrant ; bientôt la bande des prisonniers est serrée, compacte ; on y voit des gens de tous les âges, des femmes, des enfants, des bourgeois dont plusieurs en chapeau de haute forme, mais peu ou pas d'ouvriers. Les vieillards, les femmes et les enfants passent à travers les mailles de la souricière, mais elle se resserre sur les autres. Bien peu avaient pu s'échapper, recueillis et cachés dans la librairie Grosjean, le seul magasin d'alors sur la place Stanislas.

» Voici ce qui s'était passé : dès le 22 janvier, le préfet allemand avait fait placarder une affiche invitant les ouvriers sans travail à se rendre à tel endroit pour des travaux de terrassement ; malgré la misère et la promesse d'un thaler plus la nourriture et le logement, les travailleurs restaient très rares. De là, l'origine de la souricière.

» Nous nous trouvâmes ainsi, cent cinquante peut-être, réunis et serrés entre un cordon étroit de baïonnettes, puis entraînés. On prend le chemin de la gare. Où va-t-on ? Que vont faire de nous ces Allemands ? Les bruits les plus invraisemblables courent ; ils trouvent tous crédit chez ces gens ahurés et connaissant, par six mois d'occupation, ce à quoi on était exposé de la part de vainqueurs surexcités par l'échec que viennent de leur infliger les francs-tireurs en détruisant le pont de Fontenoy.

» A la gare, arrêt. Nous montons dans des wagons à bestiaux qui nous attendaient. Pendant le trajet, les mêmes inquiétudes augmentent encore. On prend la ligne de Metz ; non, à Frouard, le train bifurque vers Toul. C'est donc pour travailler au pont de Fontenoy que nous sommes emmenés ; l'idée en naît pour la première fois, et elle produit un soulagement inouï, tant on redoutait de pires éventualités.

» En effet, le village dépassé, le train s'arrête ; nos gardiens nous conduisent à l'endroit que représente votre photographie. Ils nous forment en équipes ; l'un reçoit une pelle, l'autre une pioche, celui-là une brouette, — et en avant vers le chantier où sont déjà les quelques travailleurs ayant répondu aux offres de l'autorité allemande, noyés au milieu d'une foule de soldats. Au travail ! Gare au maladroït qui tombe avec sa brouette, à l'homme de bureau harassé qui veut s'arrêter pour souffler dans ses doigts ou se reposer ; des coups de plat de sabre pleuvent qui ont vite fait de remettre debout et au travail ces employés hier, devenus des terrassiers. Il faut être passé par là pour savoir ce qu'une brouette et une pioche sont lourdes à des mains habituées à tenir une plume, un mètre, un bistouri.

» Voilà les détails de l'affaire ; je m'arrête là bien que des actes de foi patriotique

mériteraient d'être racontés qui réchaufferaient les cœurs français. Mais je me borne à vous donner les arguments et à vous citer les faits propres à détruire une fausse légende.

» Veuillez recevoir, etc.

» UN ABONNÉ ».

## DOCUMENTS et INFORMATIONS

## LE CENDRIER DES « CADETS ».

Ayant réuni chez lui, un beau soir, sans en avoir obtenu l'autorisation préalable du préfet de Saint-Petersbourg, quelques membres du parti de la « Liberté du peuple », — autrement dit des Cadets, l'avocat N. Kédrine, un des membres les plus influents du groupe se fit condamner, par simple mesure administrative, par une décision du préfet, à une amende de 1.000 roubles.

M. Kédrine, fidèle à ses principes, refusa de payer. Une saisie judiciaire de son mobilier s'ensuivit, prologue d'une vente publique.

Le jour venu de cette exécution, le premier objet qui fut mis aux enchères par le commissaire-priseur fut un amusant bibelot, un petit cendrier de bronze de style moderne viennois ou allemand orné d'une silhouette de corbeau dont le bec forme coupe-cigares. L'oiseau portait au cou la marque de la saisie, un petit sceau de cire. La mise à prix était d'un rouble.

C'est alors qu'on vit s'avancer le prince David Béboutov, l'ancien président, le fondateur et l'âme agissante de l'ancien club des Cadets, le premier cercle politique fondé en Russie, et dont le superbe local, d'où l'on dominait les jardins de Tauride et la coupole de la Douma, fut fermé lors de la dissolution de cette assemblée. D'un seul coup, le prince mit une enchère de 1.001 roubles, qu'il tendit à un valet en une liasse de billets de 1.000 roubles, plus un rouble de petite monnaie : l'amende de M. Kédrine était payée.



Un cendrier fantaisiste vendu 2.500 francs.

Mais l'huissier qui avait instrumenté dans l'affaire ne voulait pas en avoir le démenti et entendait continuer la vacation. Toutefois, il y avait là quelques juristes, M. Kédrine en tête, qui lui remontrèrent, loi en mains, qu'il devait compter d'abord l'argent versé et arrêter la vacation si la somme était suffisante.

Le coûteux cendrier demeura au prince Béboutov. Et, si quelque jour le cercle des Cadets peut rouvrir ses portes, il est à présumer que le bibelot occupera, sur la table du président, la place d'honneur.

## VARIATIONS DE NOS SENSATIONS DES COULEURS.

M. Fortin vient de communiquer à l'Académie des sciences une série d'observations qui apportent une contribution curieuse à l'étude du phénomène encore assez imparfaitement connu de la perception des couleurs.

On sait depuis longtemps que la coloration d'un objet varie suivant les conditions d'éclairage où il se trouve. M. Fortin nous apprend que cet éclairage ne variant pas, la coloration de l'objet est perçue différemment suivant l'éclairage de l'œil.

Si l'œil a été exposé deux ou trois minutes à l'action de la lumière ou dans le voisinage de surfaces blanches la réfléchissant, il ajoute aux objets du bleu vert. Par conséquent, le blanc légèrement rosé devient blanc ; les verts et les bleus s'accen-

tuent tandis que les rouges, les orangés, les jaunes se modifient. Un ton jaune, vert, également distant du jaune et du bleu, devient vert. On peut constater ce phénomène de plusieurs façons. Un ciel bleu vu au travers d'un tube à parois noircies paraît relativement blanc ; au contraire, en éclairant latéralement un ciel avec une lumière artificielle, cet ciel, en regardant à travers un tube un ciel blanc, le verra bleu. En automne, les feuilles ayant une coloration jaune vert paraissent vertes en plein midi ; si on laisse un ciel deux minutes dans l'obscurité, il perçoit jaunâtre, au moment où on le découvre, le même paysage que l'œil laissé à la lumière continue de voir vert.

L'éclairage des yeux aurait donc une grande influence sur la façon dont nous percevons les couleurs d'un tableau. D'après M. Fortin, ce qui fait le caractère d'une peinture, ce sont les gradations que l'artiste a voulu placer entre des nuances juxtaposées. Or, si, au moment où nous nous trouvons en face d'un tableau, nos yeux ont subi des variations d'éclairage, les gradations ou intervalles entre les couleurs sont modifiées. Dès lors, un des traits de la *Joconde* serait dû à ce qu'elle contient beaucoup de tons verts et bleus : on la voit rarement avec un même coloris, car rarement nos yeux ont subi un même éclairage.

M. Fortin cite encore les fresques de l'Angelico au couvent de Saint-Marc, à Florence ; dans les cellules où trois murs sur quatre sont blancs, les bleus azur prennent un éclat exceptionnel.

Ces théories ingénieuses peuvent être justes dans une large mesure. Elles touchent d'assez près, par certains côtés, la fameuse théorie du contraste des couleurs formulée par Chevreul, et il serait peut-être imprudent de les considérer comme définitives.

## LE BLANCHISSEMENT SÉNILE DE L'ENCRE.

L'examen des vieux manuscrits, des vieux registres, montre que l'écriture y subit parfois un blanchissement très accentué. La recherche de la cause de cette altération est importante, car sa connaissance permettrait d'y apporter un remède.

M. Vandeveldt a fait cette étude, et il attribue le blanchissement des encres à l'acidité du papier. D'après ce chimiste, les papiers destinés aux documents ne devraient pas avoir un coefficient supérieur au sixième de celui qu'on constate dans certains papiers couramment employés. L'auteur propose d'ailleurs une encre ferrogallique résistante, contenant 5 gr. 5 de fer et 6 à 7 grammes de noir de lampe par litre.

## L'INCIDENT D'ALEXANDRIE.

L'arrestation, par la police d'Alexandrie (Egypte), de trois réfugiés russes, accusés d'avoir voulu faire sauter un navire de commerce de leur pays, ancré dans le port, a produit une vive émotion parmi la population européenne. Comme les trois Russes allaient être extradés, que leur départ était imminent, des manifestations en leur faveur ont été rapidement organisées. Tout d'abord, une pétition a été adressée à lord Cromer, représentant, au Caire, du gouvernement britannique. Puis, le samedi 19 janvier, à la clôture de la Bourse, qu'on avait avancée pour la circonstance, un millier de manifestants, appartenant pour la plupart aux diverses colonies européennes, au monde des affaires, se sont rendus au consulat d'Angleterre, pour lui demander d'intervenir auprès de lord Cromer. Cette manifestation s'est renouvelée, avec plus d'ampleur encore, le lendemain, dimanche. Malheureusement, ce second jour, on ne



Le consulat de Russie, à Alexandrie, protégé par les troupes égyptiennes.

s'est pas borné à ces démonstrations de sympathies très louables dans leur but, qui était de sauver trois malheureux dont la culpabilité apparaît très douteuse : on a manifesté avec hostilité devant le consulat de Russie. Là, des scènes regrettables se sont déroulées, l'écusson a été arraché, et la troupe égyptienne a dû intervenir pour disperser les fauteurs du désordre.

Le départ des trois extradés a été différé, en attendant une décision.

## UN JOURNAL POUR AVEUGLES.

Notre confrère le *Daily Mail*, de Londres, dont on connaît l'esprit d'initiative, vient d'entreprendre la publication d'un journal spécial pour aveugles. *Daily Mail, edition for the blind*, paraît chaque samedi sous forme d'un cahier de huit pages imprimées au recto et au verso en caractères Braille. L'abonnement coûte 8 francs par an ; un numéro spécimen est adressé contre envoi de 15 centimes aux bureaux du journal, à Londres.

Ce journal est le premier du genre, et son apparition marque une date intéressante dans l'histoire de la presse. Souhaitons à cette entreprise hardie et humanitaire un succès suffisant pour provoquer des publications semblables en diverses langues. On compte 40.000 aveugles résidant dans la Grande-Bretagne ; ce chiffre est supérieur d'environ 10.000 à celui généralement admis pour la France et l'Algérie.

## TIGRE ET LIONS ÉLEVÉS PAR UNE CHIENNE

De temps à autre, on cite le cas d'un fauve de ménagerie ayant pour ami quelque animal domestique, généralement un chien, avec lequel il fut élevé. Il y a quelques années, un des lions du Jardin des plantes de Paris partageait, avec une discrétion royale, les ébats d'un jeune toutou qui avait sucé le même lait.

On voit en ce moment au jardin zoologique du parc impérial de Schenbrunn, près Vienne, un cas particulièrement curieux : une chienne du Saint-Bernard allaite un jeune tigre et deux lionceaux. Le lion et le tigre ont, comme on sait, fort peu de sympathie l'un pour l'autre ; on se demande donc comment ces trois frères de lait comprendront plus tard l'esprit de famille entre eux et vis-à-vis de leur nourrice.



Chienne du mont Saint-Bernard allaitant un tigre et deux lionceaux.





A PRAGUE. — Le dimanche sur la Vultava.



A ROME. — Les jardins du Pincio.

## LES VILLES SOUS LA NEIGE

Ces « vagues de froid » qui sont venues, brutalement, nous rappeler que l'hiver était loin encore d'être terminé, n'ont pas épargné même les pays les plus ensoleillés, les tièdes paradis où les heureux du monde vont se réfugier tandis que nous subissons la saison des frimas.

Rome, cette année encore, a été sous la neige, et les beaux arbres du Pincio ont plié sous un linceul blanc.

Mieux encore : Constantinople, si réputée pour l'éternelle douceur de son climat, n'a pas été indemne. La ville entière, ses mosquées aux sveltes minarets, ses dômes surbaissés, ont été quelques jours drapés de blanc par la neige tombée en abondance ; ses fontaines se sont figées : spectacle rare et surprenant, dont on s'est amusé comme d'une fête.

C'est dire si, dans les pays accoutumés à un hiver rigoureux, les amateurs du patinage et des plaisirs réels qu'apporte parfois la mauvaise saison ont pu s'en donner à cœur joie. La photographie, prise à Prague, que nous donnons ici rappelle à s'y méprendre certains tableaux des maîtres hollandais avec leurs foules minuscules de patineurs.

## LA DANSE DES TONNELIERS DE MUNICH

En 1517, la peste sévissait à Munich et y faisait d'épouvantables ravages. La terreur était si grande que les habitants n'osaient plus sortir de leurs maisons, les boutiques restaient fermées, les gens des campagnes voisines ne se hasardaient plus dans la cité maudite, et bientôt la famine vint joindre ses horreurs à celles du premier fléau.

Enfin peu à peu le mal disparut, mais l'effroi des habitants était encore tel que les maisons restaient fermées et les rues toujours désertes. Ce fut alors qu'un maître tonnelier, auquel son double culte pour Bacchus et Gambrinus ainsi que sa joyeuse profession avaient conservé son entrain, conçut le plan de ramener la gaieté parmi ses concitoyens. Il gagna à son idée une trentaine de compagnons de la corporation des tonneliers, et, un beau matin, de joyeuses fanfares éclatèrent dans les rues désolées.

Vêtus de couleurs éclatantes, les tonneliers dansaient sous des arceaux de verdure, ou faisaient des tours



A CONSTANTINOPLE. — Sainte-Sophie sous la neige.

d'adresse, cependant que deux *Hanswurstl* (paillasses) excitaient les habitants à sortir de leurs demeures, et que, du haut d'un tonneau, un héraut à la voix puissante proclamait le retour de la vie et de la gaieté.

La corporation des bouchers ne voulut pas rester en retard. Pour bien démontrer à leurs concitoyens que l'eau des fontaines n'était point « empestée », ses apprentis eurent l'idée de célébrer leur réception dans le compagnonnage aux alentours de la fontaine qui décorait la place principale. La cérémonie terminée, ils sautèrent dans la vasque et, pour attirer les habitants affamés, se mirent à jeter des pommes, des noix, des saucisses.

L'appétit excité finit ce que la gaieté avait commencé. La population sortit en masse. Le maléfice était rompu.

En souvenir de cet événement, on a conservé la tradition de la Danse des tonneliers. Elle revient tous les sept ans et a lieu en cette année 1907. Les danseurs doivent être Bavarois, célibataires et n'avoir pas encore trente ans. Ils sont vêtus d'un habit rouge, d'un gilet

blanc, de culottes noires, bas blancs et bonnet vert à plumes bleue et blanche. Ils portent en outre le tablier de tonnelier et une écharpe rouge avec, brodées aux extrémités, les armes du pays et celles de la corporation.

La danse, commencée à la fête des Rois, a lieu tous les jours jusqu'au mardi gras. Ni la neige, ni la pluie ne doivent arrêter les vaillants tonneliers.

Aussi le recrutement des danseurs devient-il de plus en plus difficile. Et peut-être est-ce pour la dernière fois qu'il est donné aux Munichois de revoir ce pittoresque souvenir du passé.

PAUL PATTINGER.

LA SOIRÉE DU 1<sup>ER</sup> FÉVRIER A « L'ILLUSTRATION »

(Voir les huit pages supplémentaires encartées dans ce numéro.)

La soirée du 1<sup>er</sup> février, à *L'Illustration*, durant laquelle le professeur Korn a fait publiquement, pour la première fois, en France, une expérience de téléphotographie à grande distance, cette soirée a eu tout l'éclat qu'on lui pouvait souhaiter, en raison de son caractère d'importante manifestation scientifique, grâce à l'assistance d'élite qui a bien voulu apporter à notre journal ainsi qu'à l'éminent conférencier le plus précieux des concours. Que les nombreux auditeurs du professeur Korn nous permettent de leur en exprimer ici notre parfaite gratitude.

Nous devons de particuliers remerciements aux représentants de la presse que cet auditoire attentif comptait dans ses rangs serrés. L'accueil encourageant fait par eux à l'initiative de *L'Illustration*, les articles substantiels consacrés par les principaux journaux à la conférence expérimentale, ne sont pas seulement une marque de courtoisie confraternelle ; ils sont, mieux encore, une preuve de l'intérêt d'ordre général et d'ordre professionnel qui s'attache à l'application d'une des inventions les plus curieuses de la science moderne. C'est à un cliché de notre ami M. Paul Boyer que nous avons emprunté le portrait de M. Fallières qui a effectué ce glorieux voyage d'un millier de kilomètres en douze minutes au long d'un fil téléphonique.

Et n'oublions pas de rendre justice à l'ingéniosité, au goût artistique avec lequel MM. Paz et Silva, pour l'éclairage ; M. P. Belloir, pour la décoration ; M. Lemesle, pour les verdure et les fleurs, accomplirent ce miracle de transformer un atelier d'imprimerie, sévère construction de fer et de verre, en une riante et superbe salle, digne de la circonstance.



A MUNICH. — La danse des tonneliers dans la cour du palais du prince régent de Bavière.



# LA TÉLÉPHOTOGRAPHIE A L'ILLUSTRATION

Conférence de M. le professeur Korn et expérience de transmission des photographies  
sur le circuit Paris-Lyon-Paris (1.024 kil.).



Poste transmetteur, avec les fils téléphoniques  
reliant ce poste à la ligne de Paris à Lyon.

Poste récepteur, avec les fils téléphoniques  
continuant la ligne de retour Lyon-Paris.

M. le professeur Korn faisant sa conférence, à *L'Illustration*, dans la soirée du 1<sup>er</sup> février.

Au poste transmetteur se tient M. Will, assistant du professeur Korn, chargé de l'expérience de transmission Paris-Lyon-Paris.

Le vendredi 1<sup>er</sup> février, ainsi que nous l'avions annoncé dans notre dernier numéro, le professeur Korn, de Munich, a présenté au public français sa merveilleuse invention, la téléphotographie.

C'est dans un de nos ateliers récemment achevés, où bientôt tourneront les machines perfectionnées qui vont permettre d'améliorer encore et d'activer le tirage du journal, que s'est réuni, pour entendre l'éminent inventeur exposer sa découverte, un auditoire d'élite. Des savants, des artistes, des écrivains, de hauts fonctionnaires, s'y mêlaient à nombre de personnalités mondaines, autour des représentants du gouvernement, M. Louis Barthou, ministre des Travaux publics et des Postes et Télégraphes ; M. Julien Simyan, sous-secrétaire d'Etat aux Postes et Télégraphes, et M. Albert Sarraut, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur ; des ambassadeurs d'Allemagne, d'Italie et du Japon, le prince Radolin, le comte Tornielli et M. Kurino ; du comte d'Ortenburg-Tambach, chargé d'affaires de Bavière, et de plusieurs autres ministres étrangers à Paris.

Avec cette assistance élégante qui emplissait la vaste salle, drapée de tapisseries et de velours vieil or,

inondée des clartés des lustres électriques, le groupe des ouvriers des équipes de nuit, en tenue de travail, entourant les machines, en ce moment immobiles, de l'atelier des presses, formait un pittoresque contraste.

L'expérience consistait à transmettre sur le circuit téléphonique Paris-Lyon-Paris, soit 1.024 kilomètres, un portrait de M. le président Fallières. Avec une extrême bienveillance, M. le ministre des Travaux publics et M. le sous-secrétaire d'Etat aux Postes et Télégraphes nous avaient accordé pour cet essai toutes les facilités nécessaires.

Les appareils sont prêts. De chaque côté de l'es-trade du conférencier se dressent des mâts portant les fils qui relient les deux postes à la ligne de Paris à Lyon. A droite, la pellicule à transmettre est enroulée sur le cylindre de verre du poste transmetteur. A gauche, la pellicule à impressionner attend dans la chambre noire du poste récepteur. Les deux appareils, qui se touchent presque, sont réellement à 1.024 kilomètres l'un de l'autre. La communication téléphonique avec Lyon est demandée et aussitôt donnée. Le circuit Paris-Lyon-Paris est fermé à Lyon. Et, tandis que voyage l'image à travers les plaines de l'Ile-de-

France et de la Bourgogne, M. le professeur Korn prend la parole pour exposer avec une merveilleuse clarté toute l'histoire de ses recherches et la théorie de la téléphotographie. Voici le texte même de sa conférence, qui précise, complète et met au point nos articles du 24 novembre et du 8 décembre derniers. Nous en avons respecté la forme, malgré quelques tournures de phrase qui décèlent la nationalité étrangère du conférencier. On peut parler un français plus châtié que le professeur Korn : on ne peut pas parler un français plus précis.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Le problème de la transmission télégraphique d'une photographie peut être énoncé ainsi : Etant donnée une photographie à un endroit quelconque, le poste transmetteur, il s'agit de reproduire cette photographie à une station distante, le poste récepteur, à l'aide d'un fil télégraphique ou téléphonique entre les deux stations, comme on peut transmettre



Lessons de la voix par le téléphone. Bien des physiciens ont déjà abordé ce problème, mais pour la plupart avec des prétentions trop grandes ; ils se proposaient tout de suite la tâche gigantesque de faire voir instantanément une image à une station éloignée ; on voulait résoudre le problème de la vision à distance avant que le problème plus simple de la téléphotographie eût trouvé sa solution. Une réflexion très simple nous montre, en effet, que le problème de la téléphotographie doit être bien plus simple que le problème de la vision à distance. Tandis qu'il serait nécessaire pour la vision à distance de transmettre une image au moins dans le tiers d'une seconde, on a bien plus de temps pour la transmission d'une photographie ; ici on peut transmettre successivement les petits éléments d'une photographie ; toutefois le temps de transmission de la photographie entière ne doit pas dépasser une certaine mesure, pour que les frais de la transmission ne deviennent pas trop élevés. On peut dire maintenant que le problème de la téléphotographie électrique a trouvé une solution pratique, puisqu'il est possible de transmettre des photographies  $13 \times 24$ , avec une netteté suffisante pour la plupart des applications, en douze et même en six minutes, à des distances de milliers de kilomètres.

Comme nous l'avons déjà dit, on ne peut pas transmettre une photographie tout entière en même temps : on télégraphie successivement ses éléments, et il est clair que l'on fera des reproductions d'autant plus rigoureuses que l'on prendra plus d'éléments. Pour me faire bien comprendre, je partirai d'une expérience très simple : la manière d'allumer une lampe électrique. On tourne le contact bien connu, et, en faisant cela, on ferme le circuit d'un courant électrique qui passe par le fil de la lampe et le chauffe

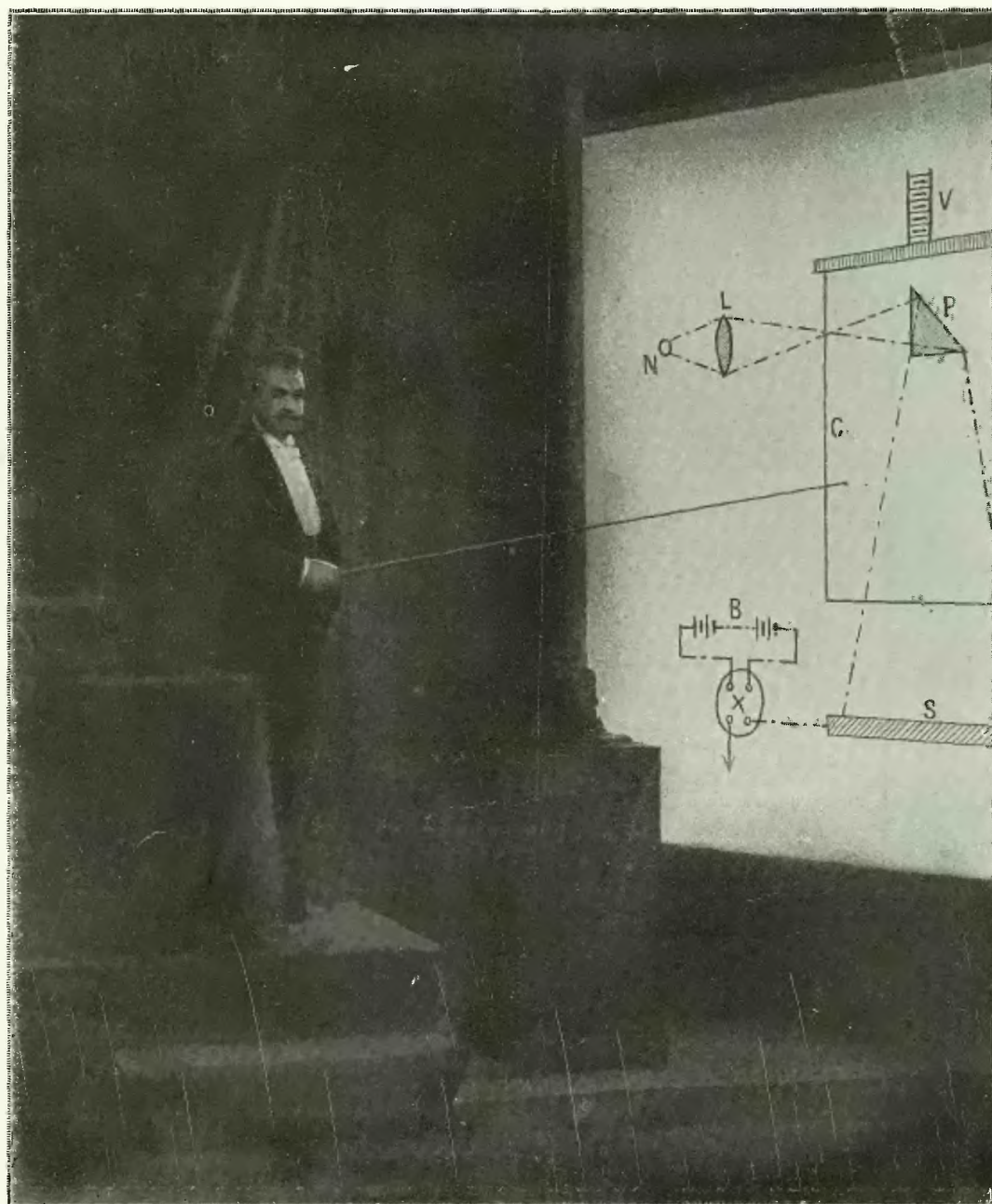
à l'incandescence. Mais il n'est point nécessaire que le contact soit à proximité de la lampe : on peut tourner un contact à Marseille pour allumer au même instant une lampe à Paris, à condition qu'un fil télégraphique Marseille-Paris soit à notre disposition. Il existe aussi des contacts qui font brûler une lampe plus ou moins clair, selon qu'on tourne le contact plus à droite ou à gauche. En tournant des contacts de cette sorte, on met plus ou moins de fil métallique, pour employer le mot technique plus ou moins de *résistance* dans le circuit du courant électrique, et l'on peut, à l'aide d'un tel contact et d'un fil Marseille-Paris, donner, de Marseille à Paris, des signaux lumineux gradués que nous pouvons du reste enregistrer par la photographie. Supposons maintenant une photographie donnée à Marseille, divisée en 100 lignes, et chaque ligne en 100 éléments, donc la photographie entière en 10.000 petits carrés. On pourrait télégraphier successivement les tons moyens de ces 10.000 petits éléments. Au poste transmetteur, on n'aurait qu'à mesurer le ton moyen de chaque élément et à tourner le contact au degré correspondant ; au poste récepteur, on diviserait le papier ou la pellicule, sur laquelle la photographie devrait être reproduite, également en 10.000 éléments, et l'on aurait soin que chaque signal lumineux arrivant de Marseille ne tombe que sur un seul petit carré du récepteur, pendant un certain temps qui devrait être le même pour tous les éléments. A un signe arrivant du transmetteur, on passerait au carré suivant ; ainsi on pourrait reproduire successivement chaque petit carré avec son ton moyen, et peu à peu on composerait la photographie entière.

Bien que ce soit le principe de n'importe quelle méthode de téléphotographie électrique, un tel pro-

cédé primitif n'aurait aucune chance de succès pratique ; car, à supposer que l'on n'ait besoin que de 5 secondes pour chaque signal lumineux et pour la disposition d'un nouvel élément, il faudrait pour 10.000 éléments — ce nombre est au moins nécessaire pour un portrait un peu ressemblant — il faudrait déjà pour un tel portrait 50.000 secondes, c'est-à-dire quatorze heures de travail ininterrompu. Pour atteindre un but pratique, il sera absolument nécessaire que toutes les fonctions du transmetteur et du récepteur soient automatiques et que tout se déroule extrêmement vite.

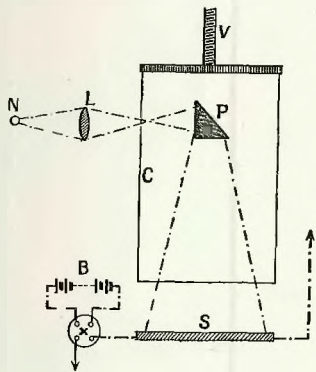
Nous connaissons d'autre part un fait de la plus grande importance pour tous les essais de téléphotographie électrique : la nature nous a fait cadeau d'un instrument pour mesurer automatiquement les tons de chaque élément d'une photographie et d'une manière qui semble spécialement prévue pour notre application. Le métalloïde *sélénium*, dont la plupart des propriétés ressemblent à celles du soufre, a la propriété curieuse, découverte à l'occasion de la construction du premier câble transatlantique, d'opposer bien moins de résistance à un courant électrique quand il est exposé à la lumière que quand il se trouve dans l'obscurité. Si l'on envoie le courant d'une batterie constante à travers une plaque de sélénium, spécialement préparée pour ces applications, une *cellule de sélénium*, comme on l'appelle généralement, ce courant montre plus d'intensité plus on éclaire la cellule de sélénium. Cette propriété du sélénium nous a permis de donner une forme assez simple à notre poste transmetteur.

On enroule la photographie originale en pellicule transparente sur un cylindre en verre C, et l'on concentre la lumière d'une lampe Nernst N, à l'aide d'une lentille L, sur un élément de la photographie.



LA CONFÉRENCE DU PROFESSEUR KORN. — Pendant une projection : le conférencier décrit le dispositif du poste transmetteur.





Dispositif du poste transmetteur.

Le faisceau lumineux traverse la photographie et le cylindre et tombe sur une cellule de sélénium S, disposée au-dessous du cylindre transmetteur, après y avoir été dirigé par un prisme à réflexion totale P. Si nous envoyons le courant d'une batterie constante B à travers la cellule de sélénium, ce courant sera d'autant plus fort que l'élément de la photographie traversé par le faisceau lumineux sera plus transparent. Pour que tous les éléments de la photographie soient mesurés de cette manière, le cylindre tourne à l'aide d'une vis V disposée sur l'axe, de telle manière qu'il se déplace après chaque tour un peu dans la direction de son axe. De cette manière, tous les éléments de la photographie passent entre la lampe et la cellule de sélénium, et des courants électriques sont envoyés au poste récepteur, dont les intensités correspondent aux tons de la photographie aux endroits traversés par le faisceau de lumière.

Au poste récepteur, il s'agira d'employer ces courants gradués arrivant du poste transmetteur à composer successivement la photographie originale. Le principe fondamental est de nouveau très simple. Supposons la pellicule réceptrice sur laquelle la photographie doit être reproduite enroulée sur un cylindre semblable à celui du transmetteur et tournant absolument de la même manière, et laissons tomber sur chaque élément de la pellicule réceptrice les rayons d'une lampe concentrés par une lentille, obturés plus ou moins selon les courants arrivant du poste transmetteur : alors la photographie se reproduira successivement sur le cylindre récepteur. En somme, il s'agit de résoudre deux problèmes : premièrement de faire tourner les deux cylindres du poste transmetteur et du poste récepteur d'une manière identique — pour employer le mot technique, il s'agit d'obtenir le *synchronisme* des deux cylindres, — et deuxièmement, il faut régler la lumière tombant sur chaque élément de la pellicule réceptrice d'après les courants arrivant du poste transmetteur.

Quant au synchronisme des deux cylindres, il faut tout d'abord dire que des dispositions analogues de synchronisme sont bien connues dans le monde télégraphique ; plusieurs de ces dispositions connues sont même encore bien plus exactes que celle dont nous avons besoin pour nos transmissions de photographies.

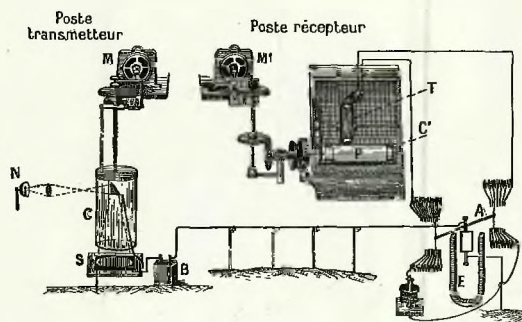
Elles ont toujours le même principe : il faut d'abord donner aux deux cylindres une vitesse approximativement égale, du moins uniforme, et il faut, de temps en temps, corriger des erreurs de synchronisme qui pourraient se faire remarquer et qui résulteraient de l'addition de petites erreurs d'abord imperceptibles.

On peut déjà se procurer des rotations très uniformes des deux cylindres en les faisant tourner par des électromoteurs auxquels on donne, à l'aide d'instruments connus, un nombre de tours voulu, et d'une manière si exacte que l'on n'aura pas d'erreurs de 1/4 %. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, ces erreurs, d'abord imperceptibles, peuvent s'additionner peu à peu à des erreurs visibles, et il faudra toujours arranger une correction de synchronisme après chaque tour des cylindres. Nous employons pour cela la méthode la plus simple : nous faisons tourner le cylindre récepteur un tout petit peu plus vite (1 % plus vite) que le cylindre transmetteur, et nous arrêtons le cylindre récepteur après chaque tour, automatiquement, avec un petit crochet, jusqu'à ce que le cylindre transmetteur

l'ait rattrapé ; ce moment est indiqué par un signal automatique, par lequel le crochet arrêtant le cylindre récepteur est replié de manière que celui-ci puisse continuer sa rotation.

Donc la question du synchronisme n'est pas la vraie difficulté dans ce problème, mais le réglage de la lumière au poste récepteur, d'après les courants arrivant par la ligne télégraphique. Je montrerai d'abord de quelle manière j'ai commencé à attaquer ce problème pour faire voir successivement les perfectionnements.

Voici une esquisse de ma première méthode. A gauche le poste transmetteur, à droite le poste récepteur. Le cylindre C', autour duquel la pellicule réceptrice P est enroulée, tourne d'une manière synchrone



Les premiers appareils du professeur Korn (1904).

avec le cylindre transmetteur C, sur lequel est enroulée la photographie originale. La lumière de la lampe Nernst N est concentrée par la lentille sur un élément de la photographie originale, traverse la photographie et le cylindre en verre et tombe sur la cellule de sélénium en dessous S après y avoir été réfléctée par un prisme à réflexion totale. Le courant d'une batterie constante B est envoyé à travers la cellule de sélénium au poste récepteur. Il s'agissait de graduer les rayons d'une source lumineuse tombant sur la pellicule réceptrice selon les courants arrivant du poste transmetteur. J'employais dans mes premiers appareils comme source de lumière un tube à vide T, qui s'illumine quand on le fait traverser par exemple par des courants alternatifs de haute fréquence, des courants de Tesla, comme on les appelle ; le tube était tout entier recouvert de cire et de papier noir, à l'exception d'une toute petite fenêtre par laquelle ses rayons pouvaient pénétrer et impressionner un élément de la pellicule. Il restait à trouver une disposition pour faire rayonner le tube plus ou moins, selon les courants arrivant par la ligne télégraphique. Pour cela, j'intercalais dans le circuit des courants de Tesla une aiguille mobile A que les courants de ligne déviaient plus ou moins à l'aide des forces magnétiques d'un électro-aimant E ; de cette manière, on mettait des étincelles plus ou moins longues ou des résistances plus ou moins grandes dans le circuit des courants de Tesla ; le tube rayonnait donc plus ou moins, selon l'intensité des courants de ligne, c'est-à-dire selon les degrés de transparence de la photographie originale au poste transmetteur. Si la pellicule du récepteur tournait devant la fenêtre du tube, d'une manière synchrone avec le mouvement du cylindre transmetteur entre la source lumineuse et la cellule de sélénium, la photographie devait être reproduite sur la pellicule réceptrice.

Les premières téléphotographies acceptables ont été faites à l'aide de ces appareils au printemps 1904, sur la ligne téléphonique Munich - Nuremberg - Munich.

Le temps nécessaire pour la reproduction était de quarante minutes.

C'était encore un peu long, mais c'était le premier succès dans cette voie, et il faisait déjà espérer des applications pratiques, s'il était possible de trouver des perfectionnements pour raccourcir le temps de transmission et pour améliorer les tons des photographies transmises.

La méthode avait encore deux défauts.

Elle était trop lente :

1° Parce que l'aiguille mobile — pour employer le mot technique : le galvanomètre à aiguille —

mesurant les courants de ligne, ne suivait pas assez vite les variations de ces courants ; 2° à cause d'une propriété fâcheuse des cellules de sélénium, l'inertie du sélénium, c'est-à-dire sa propriété de ne pas suivre instantanément dans ses variations de résistance les impressions lumineuses, mais de retenir un peu les impressions antérieures. Après avoir été impressionnée quelque temps par des parties claires d'une photographie, la cellule de sélénium ne reprenait pas, en passant à l'obscurité, la même résistance qu'elle avait après être restée longtemps dans l'obscurité ; et, par cette raison, des parties très claires d'une photographie laissaient des sillons clairs, et des parties très noires des sillons sombres, ce qui nuisait considérablement à la netteté des photographies transmises. Aussi longtemps que la transmission se faisait lentement, par exemple en quarante minutes, on pouvait empêcher des erreurs trop grandes en corrigeant un peu, de temps en temps, les déplacements de zéro dus à l'inertie du sélénium ; mais, quand nous augmentions la vitesse de transmission, ces erreurs se faisaient sentir de plus en plus. J'avais raccourci, dans le courant de l'année 1905, le temps de transmission à vingt-quatre et même à douze minutes, et l'on pourra voir aux photographies obtenues l'influence de l'inertie du sélénium.

Cette photographie du prince régent de Bavière fut faite en 1905 en vingt-quatre minutes :



Première téléphotographie du prince régent de Bavière (1905).

On voit très bien les sillons des parties claires et sombres de la photographie.

Celle-ci fut la meilleure photographie obtenue en 1905, le portrait d'un Munichois :



Téléphotographie d'un Munichois (1905).

Il fut relativement bien reproduit, parce que les tons moyens de la photographie originale ne variaient pas beaucoup en passant de gauche à droite.

Il fallait perfectionner la méthode dans deux directions : il fallait accélérer la transmission en remplaçant les galvanomètres à aiguille par des instruments plus rapides, et il fallait vaincre l'inertie du sélénium ; les deux difficultés devaient être combattues en même temps, et nous allons voir maintenant de quelle manière ces progrès ont pu être réalisés.





M. René Baschet.

M. Tang Tsai-Fou.

M. Walter.

M. Jean Jaurès.

M. J. Bois.

M. Bordelongue. M. Albert Sarraut. M. E. Picard.

(Au fond, groupées autour des presses et sur les machines

Dans l'atelier transformé en salle de conférence : sur l'invitation de M. Korn, un fonctionnaire des télé

LA TÉLÉPHOTOGRAPHIE A " L'I





M. Simyan. M. Léon Barthou. M. Louis Barthou. M. Kenealy.

Prince Roland Bonaparte. Prince Radolin. Comte Tornielli. M. Kurino

M. Korn.

mêmes, les équipes de nuit des services de l'imprimerie et du brochage.)

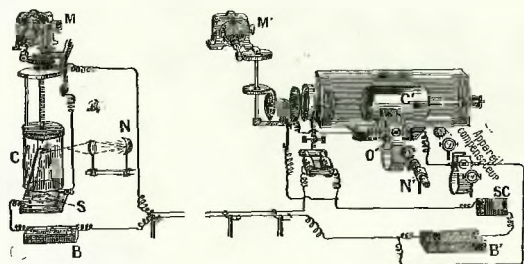
éphones se met en communication avec le bureau de Lyon, pour faire "boucler" le circuit Paris-Lyon-Paris.

ILLUSTRATION", LE 1<sup>er</sup> FÉVRIER 1907

*F. Les invités de L'Illustration viennent de prendre place dans le grand hall décoré et illuminé où ils vont écouter la conférence du professeur Korn. L'inventeur de la téléphotographie est debout sur l'estrade; tous les regards sont braqués sur lui. A sa prière, un fonctionnaire de l'administration des téléphones, M. Quenet, penché sur l'appareil téléphonique, s'occupe d'obtenir la communication avec Lyon. Il demande d'abord « Gutenberg », le bureau central, tout aussitôt obtenu; puis Lyon, qui répond bien vite aussi. « Allo! Vous êtes Lyon? » — La réponse a été affirmative. — « Voulez-vous fermer le circuit? » Cela demande une minute. Puis un commutateur est tourné, et le courant téléphonique Paris-Lyon-Paris est maintenant reporté sur les appareils du professeur Korn: l'expérience va commencer.*



Voici une esquisse de la nouvelle disposition de mes appareils :



Les appareils du professeur Korn tels qu'ils sont actuellement.

A gauche, le poste transmetteur, qui est resté le même. Le cylindre C, avec la photographie originale en pellicule transparente enroulée sur le cylindre, une lampe Nernst N dont la lumière est concentrée sur un élément de la photographie à l'aide d'une lentille et réfléctée sur une cellule de sélénium S en dessous du cylindre par un prisme à réflexion totale ; les courants d'une batterie constante B passent par la cellule de sélénium au récepteur, où la photographie doit être reproduite sur le cylindre C', tournant d'une manière synchrone avec le cylindre transmetteur C. L'arrangement du synchronisme est resté le même qu'il était dans la première méthode, mais le réglage des intensités de lumière tombant sur la pellicule réceptrice par les courants de ligne a été considérablement changé. On fait tomber, d'une manière analogue, comme au poste transmetteur, la lumière d'une lampe Nernst N' sur un élément de la pellicule réceptrice à l'aide d'un système de lentilles ; mais on interpose dans le chemin de la lumière un obturateur O, formé par une toute petite feuille d'aluminium, qui change sa position selon les intensités des courants de ligne en obturant plus ou moins la lumière tombant sur la pellicule réceptrice. Cette petite feuille d'aluminium, qui joue un rôle considérable dans ces nouvelles méthodes, est collée sur deux fils métalliques tendus entre les pôles d'un électro-aimant ; on fait passer les courants de ligne par ces fils métalliques, de manière qu'ils soient plus ou moins déviés par le champ magnétique. La ressemblance entre le poste transmetteur et le poste récepteur est devenue plus grande. Nous avons aux deux postes deux cylindres, tournant d'une manière synchrone, l'un portant la photographie originale, l'autre la pellicule réceptrice ; quand la photographie originale est traversée par la lumière à un endroit plus transparent, l'élément correspondant de la pellicule réceptrice reçoit plus de lumière à cause de la plus grande déviation de la feuille d'aluminium interposée dans le chemin de la lumière impressionnante.

Comme ce galvanomètre à cordes, c'est-à-dire les deux fils métalliques avec la feuille d'aluminium, suit très vite les variations des courants de ligne, même quand ceux-ci sont très faibles, nous aurons gagné de cette manière une accélération assez considérable des méthodes antérieures, s'il est encore possible de nous affranchir de la propriété fâcheuse du sélénium que nous avons appelée son inertie. Cette difficulté pouvait d'abord paraître très grande, parce que l'influence des illuminations antérieures sur le sélénium est d'une nature très compliquée ; on ne peut même pas bien la représenter par une formule mathématique simple. Mais nous avons eu l'idée suivante : si le sélénium nous apporte des erreurs ennuyeuses dans nos appareils, il doit servir aussi à les détruire. Pour cela, une seconde cellule de sélénium SC fut disposée au poste récepteur ; influencée par les courants télégraphiques, elle apporte les mêmes erreurs d'inertie dans l'appareil que la cellule au poste transmetteur, mais dans le sens opposé, de manière que les deux erreurs s'équilibrent. C'est la disposition que j'appelle sélénium-compensateur, et à laquelle les perfectionnements de l'année passée sont dus.

J'espère avoir donné une idée des principes de la méthode téléphotographique. Je ne pourrais, sans abuser de la patience complaisante de l'auditoire, entrer dans plus de détails techniques ; du reste l'inspection des appareils en fonction rendra mes

explications bien plus claires. J'arrive maintenant aux résultats obtenus. Nous pouvons, à l'aide de nos appareils, envoyer des photographies 13 x 24 en douze minutes sur n'importe quelle ligne téléphonique bien isolée, et même en six minutes en employant un réseau un peu moins étroit, si les lignes qui composent la photographie ont une distance d'un millimètre au lieu d'un demi-millimètre. Les photographies que je vais montrer maintenant ont été faites à l'aide de mes nouveaux appareils.

Voici d'abord la même photographie du prince régent de Bavière que j'ai montrée tout à l'heure transmise à l'aide de ma première méthode.



Seconde téléphotographie du prince régent de Bavière, obtenue le 16 octobre 1906.

Il n'y a plus les ombres dues à l'inertie du sélénium qui rendaient les premières photographies si floues. Le compensateur a fait son devoir.

Ici, M. le professeur Korn montre successivement un certain nombre de téléphotographies, que nos lecteurs connaissent déjà. Nous en reproduisons ici deux nouvelles : les portraits du roi Edouard VII, en ce moment notre hôte, et du président Roosevelt.



Téléphotographie du roi Edouard VII, obtenue le 16 janvier 1907, sur le circuit Munich-Nuremberg-Munich, en 11 minutes et demie.

Ces photographies ont été faites sur des lignes dont la résistance correspondait à des lignes téléphoniques de 1.500 kilomètres à peu près. Les expériences sur la ligne Munich-Nuremberg-Munich et maintenant sur la ligne Paris-Lyon-Paris ont montré qu'il n'y avait pas de différence si l'on interca-



Téléphotographie du président Roosevelt, obtenue le 19 janvier 1907, sur le circuit Munich-Nuremberg-Munich, en 12 minutes.

lait une ligne réelle entre les deux appareils au lieu des résistances artificielles. Nous sommes donc arrivés au moment où l'on pourra mettre les méthodes en pratique. Nous commencerons cette année à placer les appareils en effet à des stations distantes, et nous devons nous occuper maintenant de la question : de quelle manière pourra-t-on utiliser ces méthodes, quelles seront ses applications pratiques ?

Je croyais longtemps que ce serait la police criminelle, les bureaux d'anthropométrie qui se serviraient en premier de la transmission des photographies, mais les choses se sont passées un peu autrement. C'est la presse illustrée qui a montré la première son intérêt aux nouvelles méthodes : le grand journal illustré, *L'Illustration*, a pris l'initiative heureuse de faire entrer ces méthodes dans la vie pratique. Le directeur de *L'Illustration*, M. Baschet, dont l'aimable invitation m'a amené ici, a, en novembre dernier, aussitôt qu'il se fut assuré, par les photographies transmises, de l'efficacité des méthodes, entrevu les applications de la téléphotographie pour la presse. Grâce à lui, les journaux du monde entier ont maintenant compris l'importance de ces méthodes pour la presse illustrée. Je suis heureux d'avoir trouvé à Paris, pour la construction des appareils, le collaborateur éminent qu'est M. Carpentier, le célèbre ingénieur-constructeur dont la renommée est mondiale pour ses instruments de précision, chez qui des expériences ont déjà été faites avec mes appareils antérieurs il y a trois ans, et dont l'intérêt amical a été toujours si encourageant pour mes études. Ce sont donc de multiples devoirs de reconnaissance qui m'attachent à Paris, où les deux mathématiciens les plus célèbres, M. Henri Poincaré et M. Emile Picard, ont eu la plus grande influence sur mes travaux mathématiques, où les deux éminents physiciens, M. Cailletet et M. Carpentier, m'ont encouragé dans mes études expérimentales, et où, *last not least*, le directeur de *L'Illustration* m'a montré le chemin de l'application des idées scientifiques.

Je retourne à mon sujet, aux applications de la téléphotographie. J'ai dit que les journaux illustrés seront les premiers à profiter de ces méthodes. Avec mes appareils tout prêts à être installés dans deux stations distantes, je ferai encore ce printemps des essais entre Munich et Berlin pour exercer les petites manœuvres de communication et les conventions entre les stations distantes avant et pendant la marche des appareils. Cet été, les premiers appareils de *L'Illustration* seront finis dans l'atelier de M. Carpentier ; j'espère qu'au mois de juillet prochain Paris recevra les premières photographies par le télégraphe. En tout cas, il y aura cet été déjà quatre





Les équipes de nuit des services de l'imprimerie et de la brochure assistant à la conférence, du fond de la salle.

stations téléphotographiques : Paris et probablement Londres, Berlin et Munich, qui pourront se communiquer des photographies par les fils téléphoniques au service de la presse illustrée.

La police criminelle profitera des appareils téléphotographiques en seconde ligne ; les appareils des grandes capitales seront mis à sa disposition le cas échéant ; ce n'est qu'aux ports et aux stations de frontière qu'elle installera plus tard des appareils indépendamment. Si l'on pense que l'on pourra transmettre non seulement la photographie simple d'un malfaiteur, mais aussi sa photographie stéréoscopique, il est évident que cette application de la téléphotographie sera d'une assez grande importance.

Je n'ajouterai que quelques mots sur une petite modification de la méthode pour l'employer à une transmission assez rapide des écritures, des dessins et des cartes météorologiques ; on peut garder pour cela le même récepteur et modifier seulement légèrement le poste transmetteur qui fonctionnera d'une manière semblable à celui de Caselli.

Pour finir, je reviens encore une fois à la question : Pourra-t-on un jour atteindre la vision à distance, comme on peut téléphoner maintenant ? La réponse à cette question sera toujours la même. Quand on pourra raccourcir le temps de transmis-



Téléphotographie de M. Fallières, obtenue sur le circuit Paris-Lyon-Paris (1.024 kilomètres) ; pendant une expérience d'essai, le 28 janvier 1907, à L'Illustration.

sion de manière que l'on puisse transmettre une photographie au moins dans le tiers d'une seconde au lieu de six minutes, il sera possible de résoudre aussi le problème de la vision à distance : on pourra voir des images distantes par exemple sur un écran comme les images du cinématographe. S'il n'est pas possible d'accélérer d'une telle manière la vitesse de transmission, il reste encore le moyen de se servir d'un grand nombre de fils dont chacun transmettra une partie de l'image ; mais, pour faire voir combien nous sommes encore loin de la réalisation de cette idée, il me suffira de dire qu'il faudra à l'état actuel des méthodes au moins 1.000 fils téléphoniques et naturellement aussi des postes transmetteurs et récepteurs d'autant plus compliqués pour atteindre ce but. Ce n'est pas impossible en théorie ; mais, en pratique, ce serait un plaisir assez coûteux, ne pouvant servir à des applications sérieuses. Malgré cela, nous n'avons pas besoin de désespérer de voir un jour cette chimère se réaliser. Quand il sera possible d'accélérer les méthodes de téléphotographie au moins dix fois, ce qui ne me paraît pas irréalisable à l'avenir, on pourra déjà arriver à la télévision avec 100 fils téléphoniques.

A ce moment le problème de la vision à distance cessera probablement d'être un rêve chimérique.

*Tandis que s'achevait, dans les applaudissements, ce remarquable exposé, le courant électrique avait fait son œuvre ; le ronflement très doux des petites dynamos qui actionnaient les cylindres s'était tu. La pellicule impressionnée, détachée de son support cylindrique, était développée dans un laboratoire aménagé près de l'estrade du conférencier. Et, quand les auditeurs du professeur Korn, encore sous le charme de sa parole si précise, commencèrent à défiler devant la table qui portait ses appareils, on put leur montrer la pellicule où le portrait du président Fallières était reproduit, en négatif prêt à tirer, à l'arrivée de ce long trajet de plus de 1.000 kilomètres. Il eût été parfait, sans un léger accident qu'accusaient deux des stries du cliché, tremblées, floues : un contact quelconque s'était établi, sur la ligne, au cours de la transmission, et avait produit cette perturbation. Ce contact avait duré douze secondes, puisque les effets s'en faisaient sentir sur deux raies et que le cylindre met six secondes à accomplir sa rotation. Mais cet accident même était un témoignage tangible de la réalité d'une expérience dont le succès fut considérable.*

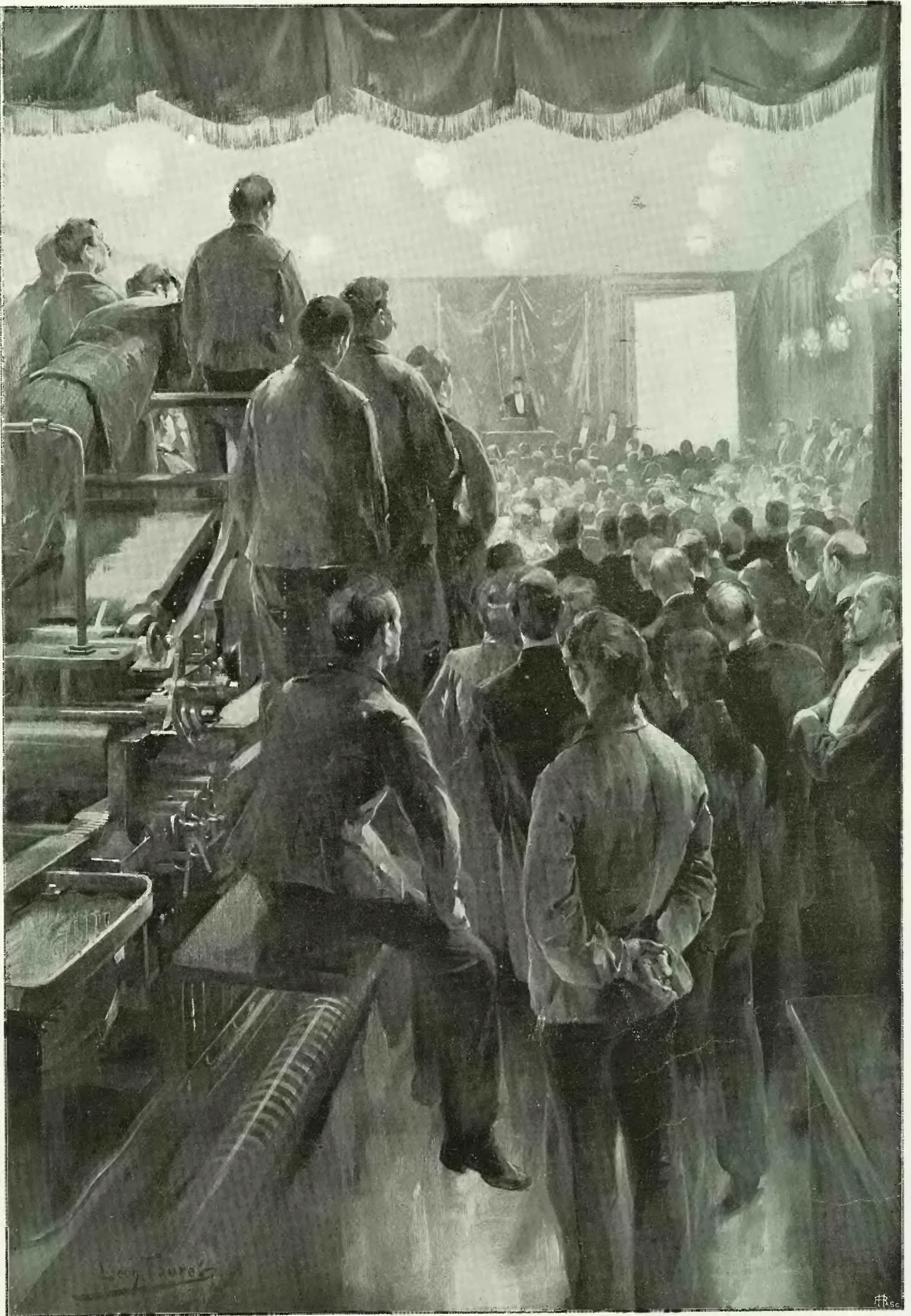


Téléphotographie obtenue sur le circuit Paris-Lyon-Paris, le 1<sup>er</sup> février. (La double strie blanche et noire a été causée par une perturbation de 12 secondes sur la ligne.)



M. J. Carpentier. — Phot. Firou, boulevard Saint-Germain.





LA SOIRÉE DU 1<sup>er</sup> FÉVRIER A L'ILLUSTRATION. — Vue prise du fond de l'atelier des presses pendant la conférence du professeur Korn sur la téléphotographie.

*Dessin d'après nature de Léon Faure.*